





Sébastien Ntahongēndéra

# Quant à la vie de son cadavre

*La Burundienne d'Abidjan*

Nouvelle édition adaptée



Éditions  
Traditions & Modernité

2022

Éditions Traditions & Modernité  
87 rue Lucien-Gendron  
Gatineau (Québec), Canada  
J8R 0J1  
<https://www.editionstm.com>

*Quant à la vie de son cadavre : la Burundienne d'Abidjan*

Première édition © Éditions Traditions & Modernité 2021

Illustration de la couverture: iStock: « *Gitega, Burundi - December, 30 2010: A group of drummer and dancer is performing a traditional local show - they are members of the famous drummers and Dancers of Gitega in Burundi, Africa. Drumming and dancing is an important part of Burundian cultural heritage and is frequently performed at official ceremonies and rituals. The typical drums are made locally in Northern Burundi.* »

Première édition 2021©Éditions Traditions & Modernité

© Tous droits réservés.

Cette nouvelle édition adaptée du livre a été publiée sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : **979-10-359-7365-0**

© Sébastien Ntahongendéra  
Éditions Traditions & Modernité

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

# Dédicace

En mémoire :

- *Des élèves tūtsi du lycée Kibimba massacrés le 21 octobre 1993*
- *Des étudiants hutu de l'université du Burundi massacrés le 11 juin 1995*

# Préface

Il est de ces histoires que l'on ne raconte mieux qu'en contes, qu'en fables. Jean de la Fontaine a raconté pas moins de 243 fables devenues célèbres par leur qualité non seulement littéraire, mais également philosophique et historique. Parfois, les mots justes et les termes exacts n'expriment en rien le sens profond ou tragique de la réalité vécue. Il en est ainsi en particulier des faits et des événements tragiques au-delà de tout entendement. On ne peut les raconter avec les mots qu'en les projetant dans le monde lyrique de la poésie ou dans celui imaginaire de type romanesque.

Tel semble être bien le cas pour l'histoire racontée par Sébastien Ntahongendera. Plus qu'une série de fables, comme celles de Jean de La Fontaine, *Quant à la vie de son cadavre : La Burundienne d'Abidjan* est un monumental ouvrage de plus de sept cent quatre-vingt pages dont le volume en dit long sur la fécondité du sujet et la passion de l'auteur pour le raconter. Le verbe et la création littéraire s'applaudissent des deux mains dans un roman qui raconte pourtant des faits, des événements, des tragédies qui semblent bien s'obstiner à vouloir révéler quelque réalité vécue par des personnages réels, quelque part en Afrique, au Burundi, en RDC, en Côte d'Ivoire...L'auteur n'hésite pas d'ailleurs parfois de s'immiscer dans la fiction du récit pour s'ériger en philosophe ou en quelque sage africain, donnant leçons et enseignements aux gens du présent comme à ceux du futur, notamment en dénonçant certaines dérives « ethnopathiques » et l'hystérie irréaliste de gens dont le narcissisme ou la volonté de revanche identitaires conduisent souvent à ne plus avoir de regard objectif sur la réalité et à s'imaginer que leurs problèmes concrets sont réglés rien que parce qu'un dirigeant, bien éloigné de chez eux et de leur réalité concrète, est de leur groupe ethnique ou identitaire:

*En fait, chez les peuples atteints d'ethnopathie, les avantages des enfants des dirigeants jaillissent directement sur tous les enfants de tout le pays pour peu qu'ils soient de l'ethnie du Président ! Ainsi va la politique sous les cieux de ceux qui, par je ne sais quelle alchimie, savent transformer leur enfer en un paradis pour peu que Lucifer est de leur ethnie ; ainsi pensaient les Burundais des années du vent de La Baule. « Sois de mon ethnie et tais-*

*toi », c'était ça la carte du parti ; c'était ça le serment d'adhésion aux idéaux des leaders des partis politiques en lice en juin 1993. Comme les Katébété, les Hutú pensaient que ce que mangerait Ndadáyè migrerait dans leurs ventres comme par transfert bancaire ; ils avaient besoin d'un Président hutú, qu'il fût un psychopathe, un aveugle, un sourd-muet, un analphabète, un brigand de grand chemin, même un mouton incapable d'assurer sa propre sécurité ! Et c'est ce que les groupies de Buyoyá n'avaient pas compris, à commencer par Mathilde.*

Mathilde n'est bien sûr ici rien qu'une Mathilde parmi tant d'autres. Elle personnifie à elle seule l'histoire tragique vécue par des millions d'âmes du pays de Mwezi Gisabo que l'auteur semble éviter parfois de nommer alors qu'il s'agit bel et bien de celui-là auquel les noms des personnages historiques cités et connus appartiennent. Ballotée entre identités ethniques et politiques, trompée par ses soi-disant parents, errante à travers monts et collines à la recherche de ses sources et de son origine, Mathilde est sans contredit l'une de ces révélations du drame identitaire longtemps nié à bon escient, entretenu même, par ceux qui en profitaient sournoisement, pendant des décennies, mais dont le temps eut raison parce que le temps finit parfois d'avoir raison des mensonges et des subterfuges les plus mesquins pour peu qu'il y ait des hommes et des femmes qui osent braver la peur et les dénoncer... Tel fut le cas, comme le raconte si bien l'auteur, de l'effet Ndadaye dont le bilan en termes de gouvernance fut, somme toute, tout éphémère parce qu'écourté par les ethnopathes mais dont l'héritage fut permanent et perpétuel en termes de réveil des dénonciateurs des tueurs d'identité et des assassins des mémoires à l'instar des fossoyeurs de l'identité ethnique de Mathilde, pourvu que ces dénonciateurs n'en viennent pas à se transformer eux-mêmes en ethnopathes hystériques et en ethnocrates impénitents. Car, ce faisant, ils ne seraient plus en droit de se réclamer de l'héritage de l'illustre disparu pour une démocratie dont il n'a pas pu savourer les dividendes. C'est de toute évidence ce que s'efforce de raconter Sébastien Ntahongendera par un récit à la fois imaginaire, romanesque, et réaliste, historique. Dans ce roman, c'est une phénoménologie de l'ethnocratie qui est mise en branle. L'ethnocratie y est démythifiée et *démythologisée* comme aurait pu dire le théologien allemand Rudolf Bultmann :

*La phénoménologie de l'ethnocratie c'est ça. Par une certaine alchimie, les masses populaires « mangent par procuration » pour se*

*rassasier par « transfert » ! Quelqu'un de votre ethnie est-il placé à la tête du pays ? Vous jubilez y compris quand vous ne le connaissez pas du tout ; vous louez ses compétences et son expérience professionnelles y compris quand vous ne savez rien de son C.V. L'ethnie qui se considère comme historiquement persécutée présente le diable comme candidat à la présidentielle ? Même s'il a en face l'archange Michel, il gagnera le scrutin ! En tout cas, après surtout 1972, il faudra longtemps pour faire comprendre aux Burundais que l'ethnie n'est ni un diplôme, ni un gage d'expérience politique.*

Dénoncer l'ethnocratie, c'est aussi dénoncer l'ethnopathie occultée, la « tutsité », la « hutité » ou la « twaïté » refoulée au nom d'un prétendu idéal d'unité nationale. Quelqu'un de la région des Grands Lacs africains dénonçait d'ailleurs l'enfermement dans des « *bisoïtés* »<sup>1</sup> chez les Congolais, voire chez les Bantu en général, comme un problème minant à la base le sens national des États. Or, tout le monde sait que chez ces peuples, l'appartenance ethnique, tribale, voire clanique, est tellement première que la nation ne signifie plus rien si les co-ethniques ou les membres de mon groupe, sont exclus des reines du pouvoir ou, au contraire, en sont les détenteurs. Plutôt donc que d'occulter l'ethnopathie, les *bisoïtés*, les assumer pour les surpasser s'avère le meilleur moyen de créer un lien de type national fondé sur la reconnaissance des diversités naturelles et culturelles. C'est, en effet, comme le dit Sébastien Ntahongendera, à coup sûr très hypocrite de vouloir s'affranchir des caractéristiques morphologiques et biologiques, d'en nier l'existence, à moins de recourir consciemment à ce stratagème pour ensuite opérer une exclusion camouflée du groupe qui n'est pas des nôtres lorsque c'est nous (*biso*), au sens ethnopathique, qui détenons le pouvoir :

*Quand on dit des peuples jaunes qu'ils ont des yeux bridés, on fait œuvre d'anthropologie physique. Dites des Tutsi qu'ils sont généralement de corpulence svelte, des Hutu qu'ils sont généralement vigoureux, musclés, ont généralement des mollets, des poitrines et des biceps saillants, des Twá qu'ils sont généralement de courte taille etc., une bande d'hypocrites vous traitera de « divisionniste ». Pour ces hypocrites, assumer sa tutsité, sa hutité ou sa twaïté et faire allusion aux caractéristiques morphologiques différentielles y afférentes, c'est un crime contre l'unité nationale ! Passons !*

---

<sup>1</sup> Le mot « *biso* », en *lignala*, signifie : « nous ».



Telles sont quelques idées de ce roman qui aiguisent l'appétit d'en savoir davantage. L'auteur a la facilité de la plume et connaît le contexte raconté de manière très approfondie. De cette façon, ce livre est une mine d'informations sur les lieux, les personnages (historiques ou fictifs), sur les faits (historiques) racontés dans un style envoûtant, souvent même humoristique. *Quant à la vie de son cadavre : La Burundienne d'Abidjan* s'enracine sans doute dans la riche expérience de l'auteur et dans son érudition historique. *Quant à la vie de son cadavre : La Burundienne d'Abidjan* est un livre à la fois littéraire et pédagogique. Il enseigne aux jeunes générations les réalités du passé du Burundi en particulier et fournit des leçons de sagesse pour les générations à venir.

Nous espérons que ce livre sera lu par les jeunes générations du Burundi comme de la diaspora burundaise, sans, bien entendu, exclure les plus âgés et les gens d'autres nations et origines, et que le récit qui y est conduit avec vivacité et franchise pourra servir de source pour bien des recherches sur l'histoire et la vérité sur le Burundi et toute la région des Grands Lacs africains. Ce livre appelle, bien sûr, un débat d'autant plus que rares sont les idées écrites avec autant de franchise et de vérité qui soient soustraites à tout débat. Même l'Évangile du Christ en a suscité et continue de nourrir réflexions et apologétiques.

*Quant à la vie de son cadavre : La Burundienne d'Abidjan* est donc un roman sur le plan de sa forme générale mais un essai sociohistorique sur le plan de son contenu. On peut se réjouir qu'un livre audacieux et franc comme celui-ci, sur les questions identitaires et ethniques au Burundi, vienne s'ajouter aux publications déjà existantes sur le Burundi et l'Afrique et apporte un regard plus équilibré en ébranlant certaines de nos certitudes notamment en termes d'ethnopathie et d'ethnocratie, tout autant que nos illusions en termes de démocratie et d'*Ubuntu*, pour employer un terme bantou devenu mondialement célèbre parce que renvoyant à l'idée ou à l'idéal d'une humanité partagée. Sébastien Ntahongendera mérite, au moins à ce dernier titre, d'en être vivement félicité.

Isaac Nizigama,  
Gatineau-Ottawa, Canada  
1<sup>er</sup> décembre 2021.



# PROLOGUE

## Le départ pour la Commune

Enfin je commence à penser à envisager de vouloir me lever ; alerté par un maudit balai qui tapote les pieds de mon lit, j'ouvre les yeux. Je me mets sur mon dos. Je compte les étoiles jonchant un plafond devenu un firmament tout en mouvement. Après au moins trois minutes de rêveries, je m'adonne à une gymnastique d'étirements qu'accompagnera tout un orchestre de bâillements. Ainsi entends-je mettre le dernier guerrier du sommeil hors d'état d'agir. Au bout d'une petite séance de « gym tonique », je décolle mon dos du matelas. Je m'assis, en tailleur, là-dessus.

Jusque-là, j'avais écouté mon cœur au détriment de mon corps. Un tel favoritisme ne pouvait ne pas faire un jaloux : à peine m'étais-je mis sur mon séant que j'entrai en lutte contre une force déterminée à fermer mes yeux. Au bout d'une courte bataille très déséquilibrée, mon corps eut raison de mon cœur ; décidément, le sommeil avait encore besoin de moi.

Mon drap gisait déjà sous mes talons. Il me fit des clins d'œil, m'invitant à persuader mon cœur de plier définitivement et sportivement sous les ordres de mon corps. Comme si je devais tromper la vigilance de quelqu'un, je regardai à droite à gauche. Très doucement, j'enlevai le drap de sous mes talons. Je le caressai, lui souris, le humai, l'écoutai, l'étreignis. L'éclat du jeune jour m'éblouissait déjà. Afin de ne rien entendre de ses bruissements, je déroulai mon drap. Je m'en recouvris intégralement. Je le prenais pour un isolant acoustique quoi ! Et signe que j'avais faussé compagnie à un sommeil qui, lui, avait encore besoin de moi, aussitôt, la force contre laquelle je luttais fermement ferma invinciblement mes yeux. Je ne m'endormis pas assis, mais c'était tout comme !

Entretemps, Fatima, ma nounou, avait fini de balayer ma chambre. Elle préparait mes habits et mon cartable. « Enterre-toi dans ton drap, il n'y a pas d'école aujourd'hui ! », m'avisa-t-elle. Mon intelligence verbale ne suffisait pas toujours quand il s'agissait de décoder ces circonvolutions caractéristiques du langage des Burundais. Mais le

décodage de cette ironie antiphrastique ne m'échappa pas : il y avait bel et bien école ; l'heure de me lever avait sonné.

J'agrippai le drap dans lequel je m'enveloppais. Usant de tous mes bras non sans regretter de n'en avoir que deux, je le projetai aussi violemment et aussi loin que me le permettait ma nervosité. Sous le regard vipérin de Fatima, je descendis du lit. Je m'assis sur ma chaise de chambre, somnolant, bâillant, les yeux tout bouffis.

Le soleil ne faisait que poindre, et cela faisait plus de deux heures que Fatima, elle, s'était levée. Je maudis le soleil. Sa ponctualité m'avait brusqué, son éclat me dégueulassait. Pendant que le reste de la maisonnée s'empêtrait déjà dans les (pré)occupations de la journée, en moi se déclencha une guerre de leadership : « Va te laver fainéant ! », me sermonna mon cœur. « Mon fils, retourne au lit ! Joue le malade ; ne va pas à l'école ! », s'interposa mon corps.

Fatima a quitté ma chambre. Le bras de fer entre mon cœur et mon corps a basculé définitivement en faveur de ce dernier ; je retombe dans les bras chauds de mon chéri de lit. Alors que le sommeil m'entraîne malicieusement dans la profondeur de ses délices, la rouspétance de ma mère depuis le salon me fait tressaillir. Elle bouillonne d'impatience, et pour cause ; le petit déjeuner n'attend plus que moi. Je me redresse sur mon fessier. Mes mains copieusement collées sur mes joues, je penche légèrement à gauche. Je délie un peu les plaquettes de mon postérieur. Je lâche en sourdine. Après avoir reniflé avec indulgence ma pestilence, je me mets à genoux :

*Seigneur, la nuit qui vient de mourir a eu une courte vie. S'il Te plaît, fais en sorte que la prochaine soit trois fois plus longue ! Car c'est à Toi qu'appartiennent les médicaments, le lait, le pain, le sommeil de la journée, les jouets hideux, maintenant et pour les siècles des siècles. Amen !*

Le jour s'était levé, vraiment ! Et avec lui l'angoisse, et avec celle-là la haine : dès que je me réveillais, le flux des commandements familiaux quotidiens me traversait l'esprit. Cela m'arrachait des bras de l'insouciance pour me larguer dans les serres de l'angoisse ; cela portait à ébullition ma haine. Mon ennemi ? Eh bien je haïssais l'amour du bonheur conventionné universel, un bonheur que mon corps devait consommer malgré les protestations de mon cœur.

Eh oui ! Mes parents me couvraient de toutes ces gâteries données pour « indices universels de la réussite sociale ». Mais comme dans leurs choix mon moi ne comptait jamais, tout ce à quoi ils accordaient toute une industrie d'importance me rebutait. Rien qu'au chapitre des jeux, donc l'agréable marié à l'utile quand il s'agit des gamins, je m'estimais le plus malheureux de tous les gamins infortunés du monde. En vérité, ils m'achetaient tout sauf ce qui pût honorer la commande de mon individualité. Et quel étouffoir de foyer ! Une assignation à résidence toute faite : en dehors du chemin de l'école, je franchissais le portail de la cour familiale pour l'église, la clinique et les visites familiales. Donc toujours véhiculé, c'est-à-dire ligaturé !

Il est 6 h 30 du matin ; la cloche de la cathédrale Régina Mundi ne ment jamais. Fatima ressurgit. L'heure n'est plus aux simples engueulades : comme si elle entreprenait d'en déloger un mamba noir, elle tire en vrac toute ma literie et me verse sur le sol. Tout nu et bandant tel un bouc de Tombouctou, je sors de ma chambre pour la douche. Et ce quasiment en courant ; petit déjeuner oblige ! C'est ça ; un petit déjeuner obligatoire. Pour rien au monde, chez nous, personne ne pouvait, en effet, se dérober au repas matinal. Les domestiques oui, quelquefois.

Soit dit entre parenthèses, c'était comme ça chez tous les *basirimú*. Chez les pauvres ou chez les villageois par contre, manger le matin vous exposait même aux railleries ! Pire (ou mieux c'est selon), chez les riches citadins, le repas matinal était non seulement obligatoire, mais aussi il rimait avec thé ou café. Comme dans les foyers de « nos ancêtres les Wallons » les jours fériés et les week-ends chômés quoi ! Tous les matins, nous nous attablions tous en même temps pour nous incendier les bouches en compétition. Et là, hum ! Y compris quand la canicule menaçait de transformer nos crânes en vulgaires boules de fromage ! Et l'une des exigences de cette convivialité à l'occidentale étant la ponctualité à table, chez nous, c'était sacrilège que de s'éterniser sous la douche matinale aux heures du petit déjeuner.

Sacrilège aux yeux de tous sauf aux miens ; l'urgence du petit déjeuner ne passait jamais avant le devoir de divertissement. Une fois dans la douche, on pouvait me réclamer avec la nervosité d'un sélectionneur allemand de foot qui attend le but de la décision, je m'en contrefichais ; je « jouais » d'abord.

Ainsi, rarement je me suis douché avant de pisser ! Pisser et pas n'importe comment comme n'importe qui ; je le faisais avec jovialité, géométrie et géographie : en riant, en chantant ou en sifflant, dans tous

les cas, très émerveillé devant la beauté saisissante du jeu du jet ; verticalement et plus haut que ma tête ; en direction sud, donc vers la chambre de Fatima. Après avoir contemplé, bien secoué et bien essoré mon petit siphon, j'exécutais des pas de danse accompagnés d'ondulations rénales aussi timides que modiques. Par un de ces hasards, un gaz s'annonçant trop volumineux pour déguerpir en gros pouvait toquer à la porte de mon cul. Là, c'était la fête aux sanitaires ! Tout sourire et en détails, que dis-je, en rafales, je lâchais tapageusement, si tapageusement que je me demandais si mon anus en survivrait !

Merci de fermer vos narines et ma parenthèse ; retournons à la journée dont je vous racontais la naissance !

Le chapitre des « jeux de douche » est bouclé. Je me rappelle, alors, l'objet principal de ma présence dans la douche ; je me douche. Je compte sur votre intuition ; vous n'allez pas devoir me demander combien de temps durera ma douche ! Je quitte la douche comme j'y suis entré, c'est-à-dire quasiment en pleine course.

Avez-vous déjà vu une villageoise malinké stérile administrant des soins au fils de sa coépouse partie à la maternité ? Vous avez Fatima devant vous, à mon retour dans ma chambre : depuis les ongles de mes orteils jusqu'à la cime de ma chevelure, elle me pommade avec la rudesse d'une vieille marâtre stérile. Rudement mais aussi dégueulassement, s'agissant de mon yó : d'abord, elle le tire comme si elle tenait à l'essoucher ! Elle serre dangereusement son visage. Elle crache à tout rompre. En fait, la tête de mon zizi n'est pas encore épluchée, et elle n'a jamais raté l'occasion de m'en brocarder.

« Oh ! je n'en pisse pas moins bien espèce de sorcière ! », criai-je, ce jour. C'était la toute première rébellion de ma vie à ce propos. Elle réprima ma rébellion dans un bain de crachats suivi d'un regard tigréen. Une fois rassasiée de dénigrer mon mignon incirconcis, elle me vêtit. Et là, elle me privera de toute initiative. Je voulus me rebeller en l'empêchant d'aller jusqu'à boutonner elle-même ma culotte ; je n'entendais pas lui offrir une moindre occasion d'entrer encore en contact même indirect avec mon chouchou de la culotte. Du haut de mes 10 ans, même la braguette de mon tricot, c'est elle qui me la remonta. Puis elle me chaussa. Elle noua aussi les lacets de mes chaussures. Une infantilisation totale !

Et dire qu'il en allait de même pour toutes les activités quotidiennes du foyer ! Pratiquement, mon apport au fonctionnement du ménage se limitait à quatre activités : mâcher, caquer, lâcher, pisser. Normal pour

l'enfant unique que j'étais ; l'unicité de l'âne peut vous incliner moins à le surexploiter qu'à le surprotéger. Ajoutez à mon unicité un père sénateur et une mère députée ! Conjuguez tout cela avec boys et boyesses, sentinelles par-ci, majordomes par-là..., vous comprendrez pourquoi mon enfance a dû cumuler passiveté et possessivité, surprotection et suralimentation. Je fainéantais à m'en fatiguer. Souvent j'avais faim d'avoir faim, toujours soif d'avoir soif.

Merci de ne pas en être jaloux ; retournons à la journée dont je vous racontais la vie !

Le petit déjeuner forcé a pris fin. S'ouvre la page de la *surmédication*. Maman parachève ma toilette que Fatima a achevée : avec quelque crème cosmétique donnée pour thérapeutique, elle me cimente le visage. De son côté, papa joue les pharmaciens : il remue dans tous les sens tout un fracas de boîtes et autres bouteilles contenant cachets et salmigondis de sirops. Il lit et relit enseignes après enseignes. Il dérange ceci qu'il vient à peine de ranger, range cela qu'il vient à peine de dérange. Depuis la table à manger où je me recroqueville, je fourbis, quant à moi, les armes : mes intestins grognent ; mon estomac se tord ; mon cœur tambourine ; ma gorge s'assèche ; ma langue chauffe ; mes paupières s'immobilisent. Au fur et à mesure, mon cœur fait des navettes entre l'angoisse et la pitié. Les idiots ça fait pitié non ? Surtout quand il s'agit de votre papa.

En tout cas, il fallait être mon père pour soigner quelqu'un non seulement de très bien portant, mais aussi avec tant de variétés et de quantités de ces poisons communément appelés « médicaments » ! Et il en était ainsi avant et/ou après chaque repas : souffrant comme bien portant, j'avais à avaler toute une pharmacie donnée sinon pour curative, du moins pour préventive.

J'en avais ras la cafetière ce matin ; j'ébauchai une rébellion contre ce harcèlement médical :

- Mais... ! Papa !
- Hein ! Il y a quelque chose ?
- C'est pour qui tous ces médicaments ?
- À ton avis ?
- Mais contre quelle maladie à la fin ? Je me porte très bien voyons !
- Et puis ?
- Si tu me les donnes je les cra...

— Tu les quoi ? Tu les quoi ? interféra ma mère.

— Je les avale Maman... Si papa me les donne je les avale.

Ses bras croisés peu au-dessus de son fessier, ma mère avançait vers moi. Elle se pencha si près de mon visage que je la crus vouloir me murmurer un secret. Elle pinça une bonne surface de ma pommette gauche entre son pouce et la coalition de ses quatre autres doigts. Elle lâcha ma joue et m'administra quelques pichenettes. Elle ne m'avait jamais traité si âprement ; quelque mauvaise annonce devait avoir soumis les batteries de ses neurones à une surintensité électrique !

Après avoir assouvi sa faim de pincer ma pommette et de toquer à la porte de mon cerveau, elle tonna comme ce n'est pas permis :

— Crache un seul cachet ou une seule goutte, tu verras « de quels fruits on me cueille » ! Essaie seulement, je vais te...

— Tu vas me faire manger deux sandwiches c'est ça Maman ; je les connais tes punitions. Et tu vas me donner du lait. Je les connais très bien tes punitions Maman !

À mi-chemin entre le dégoût et l'irritation, elle tchippait. Généralement, les femmes africaines tchippent en une journée plus que ne le font en un mois tous les autres peuples du monde réunis. Ma mère, elle, tchippait très rarement. Ce matin, quelque mouche devait l'avoir piquée au siège de l'émotion ; j'avais choisi un mauvais jour pour déclencher ma rébellion. Et avec le renfort qu'elle venait d'apporter à mon père, elle déterminait l'issue de ma bataille : je venais de la perdre à la première secousse.

Il ne me restait plus qu'à négocier un couloir sécurisé pour un repli ; je me mis à l'entière disposition de mon père. Papa me « soigna » comme un patient souffrant d'une forte coalition de maladies chroniques !

Après la soumission aux prescriptions médicales vint le rappel des proscriptions radicales ; tout un « Deutéronome » m'accompagnait toujours à l'école et sur le chemin du retour. En voici les « versets » les plus pertinents : « En classe, tu n'ouvriras pas ta bouche, excepté pour t'adresser à la maîtresse ». « En classe, tu n'éternueras pas bruyamment ». « En classe, tu ne roteras pas bruyamment ». « En classe, tu ne lâcheras pas ». « À l'école, tu ne toucheras pas au goûté de tes camarades ». « Quand, sur le chemin du retour, tu débarqueras du minibus, tu ne salueras pas les gamins des quartiers ».

Les matins, c'est maman qui me conduisait à l'école. Pour le retour, j'empruntais, effectivement, un minibus scolaire. Le véhicule me



déposait à un arrêt où m'attendait toujours Fatima. Non loin de l'arrêt trônait un déversoir d'ordures ménagères. Tous les jours, là grouillaient des garnements des quartiers miséreux. Parmi eux se trouvait Sigaza, mon cousin.

L'activité quotidienne principale de ces garçonnets consistait à lutter contre des bataillons de chiens, de rats, de macrosclérides, de mouches, de moustiques, de cancrelats..., toutes ces bêtes et bestioles qui rient quand la santé publique pleure. Les garçonnets s'y disputaient ou bien les restes de repas, ou alors les objets divers avec lesquels ils créaient leurs jouets. « À eux au moins quelqu'un d'autre n'achète pas les jouets ! », regrettais-je intérieurement quand, sur mon chemin au retour de l'école, je les voyais en plein labeur, rieurs, joyeux, contents, heureux !

Une fois rassasiés ou en attente d'un prochain dépôt, ils vous exécutaient des jeux avec une maestria qui faisait rouiller mon amour-propre : dans un concert de mots obscènes, ils se soulevaient, se renversaient, sautillaient, tournaient, s'empoignaient zizis et couilles, criaient à l'envi..., et ce nu-pieds, torses nus, voire, pour certains, tout nus ! Au rythme des hit-parades venant des minibus qui s'arrêtaient à la hauteur de leur « école », ils vous exécutaient des danses avec des déhanchements érotiques d'un art rare !

Le « paradis des *robezos*<sup>2</sup> », c'était leur autre exploit. Le jeu consistait à traverser à genoux et aux heures de pointe le boulevard de la nonciature, les yeux copieusement bandés s'il vous plait ! Et là, au moins toutes les dix secondes et à tombeau ouvert vous passaient un véhicule et/ou un deux-roues !

Et dire que leurs prestations étaient payantes ! Quelques passants ou passagers les applaudissaient, en effet. Et moi qui, de ma vie, n'avais jamais offert un spectacle qui pût se faire applaudir, je les enviais comme vous n'enviez jamais quelqu'un ! Les dangers qu'ils courraient sur le plan hygiénique, je ne les voyais pas. Des nombreuses bêtes et bestioles avec lesquelles ils fraternisaient, la seule qui me terrorisait et me dégueulassait s'appelait Fatima, ma Nounou.

La journée dont je vous racontais la vie depuis sa naissance a pris de l'âge ; il est plus que 14 h. Dans quelques cinq minutes, le minibus qui me ramène de l'école va me larguer au sol. C'est à moins d'un jet de

---

<sup>2</sup> Mot du vocabulaire des ghettos burundais pour dire « enfants de la rue ».

caillou de l'« école » des robezos. Dans le minibus, mes camarades jacassent comme des souimangas en concert de racolage. Je me tiens, moi, coi. Taiseux mais pas inactif : après celles étouffées dans l'œuf le matin, je fomenté une autre rébellion ; j'entreprends de jouer avec la bande des robezos avant de rentrer. Un pari aussi risqué se doit d'être confié à Dieu ; intérieurement et en boucle, j'ai récité une prière depuis la sortie des classes :

*Seigneur, si Tu ne peux pas couper les jambes à Fatima, rends-la au moins aveugle ; je ne veux pas qu'elle me voie à ma descente du véhicule.*

Quand je priais, Dieu était certainement préoccupé par des cas plus miséreux : à peine débarquais-je du minibus que Fatima m'arracha mon cartable. Il m'a suffi de voir comment elle avait essoré son visage pour ravalé mon culot ; je reportai sine die le déclanchement de ma rébellion. Vous avez peut-être déjà vu un bouc qu'une confrérie de sorciers emmène finir ses jours dans un bois maudit. Vous êtes devant moi et Fatima : du haut de mes 10 ans, la sorcière me tira par le bras jusqu'à la maison !

Là m'attendait tout sauf ce qui ne pouvait ne pas m'indisposer. D'abord, elle me soumet à la torture du déjeuner, me gavant de mille recettes intercalées entre salmigondis d'apéritifs et de desserts les uns plus dégoûtants que les autres. Puis, elle me pollue l'estomac : les médicaments que m'ont administrés mes parents le matin ne m'ont pas démoli suffisamment ; elle se doit, elle aussi, de me « soigner » ou de me « vacciner ». S'ouvre, ensuite, son « Deutéronome » : « Tu ne joueras pas sous la pluie ». « Tu ne sortiras pas de la cour ». « Tu ne bricoleras rien tout seul dans la cuisine... ». Enfin, elle me précipite dans ma chambre à coucher et me scelle au lit, et ce sous une chaleur ingouvernable !

Eh oui ! Il était quand même question de l'enfant d'un sénateur et d'une députée de Bujumbura, tous les deux diplômés de l'université Louvain-la-Neige : rester plâtré au lit tout l'après-midi y compris quand la chaleur lançait des étincelles, c'était cela être l'enfant des « civilisés » ; c'était un des indices majeurs de la *sirimuité*, la réussite sociale si vous y perdez toujours votre français parlé en kirundi !

Je me réveillai vers 17 h. En attendant le retour de mes parents, je causai avec mes instruments de musique, des « sourds-muets » créés par

les robezos singapouriens. Je me sentis tellement dégoûté par leur vileté que je réalisai combien ma mère était déconnectée de nous ! Eh oui ! Elle n'avait le sens ni de la famille élargie ni des besoins réels de son enfant. Elle m'avait, en effet, mis en garde contre tout contact avec Sigaza mon cousin de robezo, *ibandi* le gangster comme elle le désignait. Or, Sigaza était le seul « prof » sur lequel je pouvais compter ; lui seul pouvait m'apprendre à créer mes jouets et surtout des instruments de musique parlant ma langue. Privé de son savoir, je me coltinais ces vilains muets étrangers et étranges que l'on m'achetait chroniquement.

Ce soir, ils subirent les dommages collatéraux des rébellions que j'avais échouées : je les huai, les griffai, les giflai, les fessai, les piquai...J'en projetai celui-ci, en piétinai celui-là. J'ai massacré même une clarinette ! Au terme de pas plus d'un mois de cohabitation pénible, elle s'était avérée déjà trop hideuse, trop idiote et trop vieillotte pour continuer à me tenir compagnie. « Mes parents ne vont pas m'en frapper, même si maman m'a montré un autre visage aujourd'hui », me rassurai-je.

Me frapper pourquoi ? Frustrer un enfant unique pour si peu ? Jamais ! Je n'avais pas en mémoire une seule fois où mes parents avaient levé la main sur moi, sauf ce jour des rébellions intempestives, mal préparées et mal engagées. Un « *ptit* Wallon » ça ne pouvait se faire taper ! Pour toute punition, j'avais à consommer l'opulence et sa cousine la surprotection ; j'avais à savoir jouir de mon statut de petit prince voguant dans un océan laiteux.

Conséquence attendue de cette initiation à la vie sans privation et, partant, sans effort, je me dilatais seulement, je ne grandissais pas. Car grandir, c'est gravir l'échelle du savoir-souffrir, lequel mène au savoir-être et au savoir-faire. Et voilà qu'en matière de débrouillardise et de savoir-faire manuel, à mes 10 ans, j'égalais à peine un bébé orang-outang !

Lentement mais décidément, la nuit envahit la maison. Et plus elle avance, plus la peur le dispute à l'angoisse, et pour cause ; mes parents tardent à rentrer.

Avec succès, ce soir, je gagnai, enfin, des batailles. D'abord, je refusai résolument le repas du soir. Aucun médicament n'entra dans ma bouche non plus ; les bras de Fatima ne furent pas assez robustes pour défoncer le portail en acier que formaient mes lèvres. Elle m'arrosa de gifles pour tenter de me coller au lit. Là aussi elle dut capituler ; je me rebellai tel un

géant béliet qu'un apprenti boucher tente de maîtriser contre le sol pour le guillotiner.

Minuit me trouva au salon, seul, bien éveillé, ce qui ne m'était jamais arrivé. Et jusque-là, je n'avais fait que tendre l'oreille. Aucun bruissement d'un véhicule s'approchant du portail ne m'avait alerté. C'était plus qu'angoissant ; jamais maman n'était restée au-dehors jusqu'à si tard, sauf cas de force majeur annoncé à l'avance. Papa oui, mais lui aussi rarement.

Il devait être vers 2 h du matin. Conjuguée à la faim que supportait difficilement mon corps mais que gouvernait religieusement mon cœur, l'angoisse commença à allumer le feu dans mes intestins : une diarrhée méchante me rendit une visite inopinée. Je me vidai l'estomac. La nature, que dis-je, le ventre a horreur du vide ; la faim récupéra la place désertée. Je bâfrai trois tartines. Je renversai là-dessus deux verres d'eau.

N'avais-je pas toujours détesté la ponctualité du jour ? Cette nuit, je l'appelai de tous mes vœux. Il bouda ; les dieux des nuits que j'avais toujours voulu longues avaient, enfin, entendu mes prières. La nuit devint toute une éternité ; une éternité dégoutante, angoissante, torturante. Je la passerai au salon, pleurnichant comme un lapin devant le brandissement d'un couteau près de le décapiter.

De bonne heure, Fatima m'arracha de la maison. Pas pour l'école ; nous devrions, plutôt, partir rejoindre papa et maman.

Nous marchâmes pendant au moins sept heures sous un soleil cruel. Vers 14 h, Fatima me déposa chez ma tante. C'était dans le village de Burārana, en préfecture de Bugarama. Elle disparut de ma vue et de ma vie pour de vrai.

Je venais de passer deux jours chez ma tante. Vers 16 heures, nous primes, comme il en était ainsi dans ce très pauvre foyer, le premier et le dernier repas du jour. Mon convive était mon cousin de 8 ans. Figurait au menu une pâte de manioc. Ce qui l'accompagnait ? Eh bien quatre brindilles de poisson de la taille d'un cure-dent. Séchés comme du bois de chauffage, les quatre cadavres de bêtes nageaient dans une piscine de sauce avariée, peu salée, non huilée. Mon cousin avalait la pâte sans la mâcher. M'observant couper maladroitement de modiques boulettes que je badigeonnais dans la piscine de sauce et que je mastiquais pendant une éternité, il me tint informé de l'endroit où se trouvaient papa et maman :

— Ton papa et ta maman sont partis pour la commune. À leur retour, ils vont passer ici te prendre.

- C'est vrai ça ?
- Oui ! Les deux frères de mon papa sont partis pour la commune aussi. J'ai surpris papa et maman en train de se le dire. Ton papa et ta maman vont passer ici te conduire chez toi à Bujumbura.
- Ils vous apporteront du riz comme d'habitude !
- Sans doute ! Du pain et des biscuits aussi. Comme d'habitude. Faut pas manger toi ces conneries ; tu vas manger de ce que ton papa et ta maman vont nous apporter. Ils ne sont jamais venus nous rendre visite les mains vides.

C'était début mai 1972. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que la chasse aux nez nains avait été lancée. Papa, maman et les deux oncles de mon cousin je ne les verrai plus jamais ; ils ont élu domicile dans les fausses communes.



# 1<sup>ère</sup> PARTIE

# 1

## Les chaînes des amoureux de la haine

Il n'est qu'à peine 13 h, et quelques étudiants ont déjà balayé leurs assiettes. Le restaurant universitaire a ouvert très tôt quoi ! Trop tôt d'ailleurs : contrairement aux autres jours, c'est avec seulement une petite heure de retard par rapport à l'heure réglementaire que le premier étudiant a été servi.

Mathilde remplit d'eau un gobelet qu'elle siffle debout. Elle rappelle à l'ordre sa robe qui s'est fourrée dans la rainure de ses grosses fesses. Dans son habituel déhanchement que d'aucuns savent volontaire, elle prend le chemin de la sortie. Gare aux mecs assis dans des champs de vision pas favorables ; leurs cous n'échapperont pas aux torticolis. Ma foi, les mecs burundais croient que les grosses fesses des meufs jouent de la lyre et évacuent la myrrhe, le nard et le nectar et non les gaz irrespirables et les perles intouchables !

À un pas de la sortie du resto, Mathilde se fait sonner les cloches :

— Eh ! Où tu vas avec tes fesses plus intelligentes que ta tête ? Demi-tour ! lui ordonne Wenceslas, le président de l'association « Force Estudiantine pour la Paix » (Fep).

— Et pourquoi ?

— On l'attend au resto ; retourne t'asseoir !

Mathilde n'obtempère pas, et pour cause ; elle a ce rendez-vous que nul ne boude : ça chauffe dans ses intestins !

Wenceslas ne rêvait pas ; en cette date du 1<sup>er</sup> mai 1993, le Chef de l'État Son Excellence le major Pierre Buyoyá effectuait une visite inopinée sur le campus. Étonnement sur la surprise, il allait visiter, surtout, le restaurant universitaire.

Chef de l'État c'est ça ! Chez vous on dit « Président de la République » non ? Chez nous aussi. Et c'est comme ça que je voulais le dire. Seulement voilà : c'est vrai qu'il n'est plus. Mais quand on a à évoquer un dirigeant qui fut aussi craint que celui dont je vous parle, il y a de quoi se mélanger les méninges. Du reste, se tromper n'est pas



pécher. Surtout quand, comme moi, on ne le fait qu'une fois, et ce par émotion et non par omission !

Oui une fois seulement : dans la suite, à chaque fois que je vais l'évoquer, ce sera avec non seulement ses titres protocolaires idoines, mais aussi tous ses qualifiants, du nom païen au chrétien en passant par les sobriquets. Vous le comprenez, cela exigera de moi une certaine quiétude. Et pour l'acquérir, je n'ai rien trouvé de mieux que de laisser d'abord de côté tout ce qui concerne Son Excellence le major Pierre Buyoya. Mathilde même d'ailleurs ! En lieu et place, je vais d'abord vous faire visiter le campus universitaire de Mutanga, puisque c'est de celui-là qu'il s'agissait. Et si vous voulez comprendre la suite de ce qui suit ce qui vient, merci de bien maîtriser la géolocalisation de ce campus ! Imprégnez-vous aussi, d'ores et déjà et dans le même but, de la toponymie des lieux qu'il abrite ou qui l'environnent !

S'agissant de ces lieux, la cité Tropicana mérite d'être le premier à visiter. On y va !

Pouilleuse agglomération de mille trous de chambrettes mesurant moins de 10 m<sup>2</sup> chacun, la cité Tropicana se situe à l'extrême nord-est du campus Mutanga. Elle est adossée au boulevard Micombero. Merci de daigner connaître déjà, et soit dit en passant, l'homme à qui ce boulevard doit son nom : c'est un ancien chef d'État burundais qui offrait à une putain d'une nuit autant de villas que de coûts tirés !

De par sa superficie, Tropicana se trouve être toute une curiosité ! Quel gaspillage de l'espace ! Serrés les uns contre les autres et non montés les uns sur les autres, ces clapiers ont bouffé au campus universitaire de Mutanga au moins 2/3 de sa superficie. Et dire que, à l'époque de sa construction, le peuple burundais était déjà l'un des plus asphyxiés au monde en matière de terres ! Au Burundi et soit dit entre parenthèses, une pelletée de terre piochée dans un terrain d'autrui peut vous traîner jusque devant la cour de « castration » ! Hum ! la terre au Burundi ? En vue de décimer les héritiers potentiels du patrimoine familial foncier, des gens bazardent même leurs propres mères pour avoir de quoi financer les études en sorcellerie !

Je reviens sur la cité Tropicana pour vous dire que sa construction a été financée exclusivement par Kadhafi. C'était dans les années 1980. Le Chef de la Jamahiriya libyenne était ami personnel de Jean-Baptiste Bagaza, le très anti-Christ chef de l'État burundais d'alors. Quand ils apprennent que ces pouilleux clapiers sont à l'actif de Kadhafi, ceux qui ont connu son degré de débonnairerie n'en reviennent pas ! Hum ! s'ils

savaient ! En 1986, le Guide de la Révolution Libyenne en personne a visité l'université du Burundi. Il n'en a pas été moins ébahi !

Kadhafi marcha pour plus de 2 km avant de rentrer sur le campus. Sa sécurité était assurée par une ceinture d'une centaine de jeunes filles toutes venues de la Libye, ce qui fera d'ailleurs parler les hommes burundais, phalocrates dans leurs gènes. Voici ce qu'en dira Zākariyá, par exemple, le chef cuisinier du restaurant universitaire de Mutanga : « Il n'y a plus de garçons dans son pays ou quoi ? On n'est que 13 hommes dans cette cuisine. Qu'on nous les donne même armées, nous en ferons une boucherie les mains nues ». Le salaud ! Il prenait sa barbe pour une citadelle, son pénis pour un canon de mortier, ses testicules pour des roues de mortier !

La visite de Kadhafi eut lieu sous le guide du colonel Siyó, alors ministre ayant l'intégration africaine dans son cerveau et son budget de fonctionnement dans sa poche. Elle sera circonscrite aux Pavillons, une cossue cité universitaire que le Burundi doit à l'Unesco. Le colonel Siyó était trop futé pour décevoir le bienfaiteur ; il laissa croire à Kadhafi que ces flamboyants bâtiments, c'était ça la « cité universitaire ultramoderne » bâtie avec ses pétrodollars. Le Padischah était comblé !

Le clochard, c'est comme le ventre et le bas-ventre ; il te remercie pour ce que tu lui donnes, jamais pour ce que tu lui as déjà donné. Vous n'êtes pas prêt à mettre encore la main sur votre cœur ? N'empruntez jamais le chemin où la probabilité de rencontrer un clochard à qui vous avez fait aumône est quasi certaine ! Si vous ne lui donnez rien encore, toutes les bénédictions que vous aurez engrangées du dernier geste de charité se transformeront en pluies diluviennes de médisances.

Le Parrain des chefs des États clochards connaissait cette précaution. Ainsi, satisfait du « bon usage » que l'État burundais avait fait de sa *zakat al Maal*, il promit, séance tenante, un autre don : toute une centrale *lactolique* ! Dans une verbosité électrique et dans un arabe fort tribalisé qui donnera du fil à retordre à l'interprète, il en décrivit la splendeur : « Il s'agira d'une adduction de lait de vache d'un volume et d'un débit tels que le lait coulera dans les robinets publics et dans toutes les maisons et sur toute l'étendue du territoire national et à longueur de journée et à longueur de nuit et sans abonnement ni facture ».

En contrepartie, il exigea « seulement » le déracinement systématique de toutes les espèces de bananier du pays à base desquelles se brassait le *Kârwá*. Sachez, pour votre information, que ce *vin-bière* burundais de fabrication artisanale est très apprécié de tous les villageois burundais,

très adoré par tout étranger qui le goûte et très abhorré par tous les Burundais « civilisés ».

Kadhafi prononça son allocution sur un podium érigé non loin de l'entrée principale de la cité Tropicana. Au cours de sa harangue, il eut maille à partir avec des « visiteuses » indésirables : défiant son chasse-mouches fétiche, des essaims de mouches irrévérencieuses n'arrêtaient pas de l'enquiquiner. Pendant au moins cinq minutes, il interrompit sa harangue. Il fixa la cité Tropicana d'où venait cette ascendance des asticots qui l'asticotait. Fumant de rage, il déplora :

— *J'aurais su qu'il en était ainsi, j'aurais réfléchi cinq fois avant de vous offrir la cité universitaire ultramoderne. Quel luxe ! Quel abus de bonté ! Un w.-c. pour chaque étudiant ? Non ! Quand on vit de la zakat, on doit se garder de faire ostentation d'un faste concurrençant celui de ses bienfaiteurs : même dans ma Jamahiriya, les étudiants n'ont pas chacun leurs cabinets de w.-c. N'importe quoi !(...)*

La promesse de lait de vache ne sera pas plus tenue que celle d'un allaitement faite par une vieille poule à ses petits-enfants. Par contre, le déracinement des bananiers avait, lui, débuté dès le lendemain du départ de « Baba » ou, si vous y perdrez votre arabe, de « Papa ». Ainsi l'appelait Bagaza, le chef de l'État. Et c'est le Chef de l'État qui entonnera et accompagnera la chanson. Daba et pioche sur ses maigres épaules, Bagaza sillonnera villages et hameaux pendant des mois. Là où il passait, il n'épargnait même pas les bananiers portant les régimes en passe de mûrir, donc méritant, de fait, un sursis. Un vrai phytocide !

Fort heureusement pour lui, le major Pierre Buyoyá est intervenu au bon moment pour le déposer, soit un an après la visite de son « papa ». Sinon, les sorciers du pays Mosó allaient lui faire finir ses jours dans une bonne sauce à l'arachide ! Soit dit entre parenthèses, le Burundais en général et le villageois du pays Mosó en particulier consomment la bière comme obéissant quotidiennement à une prescription médicale. En tout cas, un Burundais non acculturé se plaindrait moins de boucler tout un mois sans avaler une seule goutte d'eau que de passer une seule journée sans siroter le *lengwè* la charmante bouteille de bière. Je suis sérieux et lucide hein ! Je crois d'ailleurs avoir suffisamment refroidi mes nerfs pour pouvoir évoquer Pierre Buyoyá avec ses nom et prénom sans

oublier ses titres protocolaires. Retournons, ainsi, au début du commencement ; allons-nous-en l'accueillir !

C'était à un mois de la présidentielle, et Buyoyá mettait son pied dans un campus universitaire burundais pour la toute première fois de sa vie. Comme Kadhafi sept ans plus tôt, lui non plus ne mettra pas son nez dans la « cité universitaire ultramoderne ».

Outre la « cité moderne », le campus universitaire de Mutanga offrait aux visiteurs une autre recette de curiosités : son resto. Pour accéder au buffet de ce fameux resto, les étudiants formaient deux queues parallèles. Rien de saugrenu jusque-là. Sauf que si vous voulez bien comprendre la suite de ce qui suit ce qui vient, vous avez intérêt à bien noter les aspects mathématique, physique et métaphysique de ces queues, donc la distance qui les séparait, leur longueur, leur *parallélité*, leur élasticité et leur absurdité ! Je m'en vais vous y aider :

Deux queues ! Non pas parce que les effectifs de ce campus étaient tellement nombreux qu'il leur fallait deux rangs nécessairement. Tout simplement, le campus avait eu la malchance d'être né au pays des Hutú et des Tütüsi. En effet, les deux communautés estudiantines hutú et tütüsi se vouaient trop d'inimitié pour s'aligner sur une même queue. Quelque événement retient la majorité ou la totalité des étudiants d'une des deux communautés ethniques aux heures de repas ? La queue réservée à la communauté concernée aura beau être naine voire littéralement vide, ceux de l'autre s'agglutineront et camperont sur leur queue comme sur les dos des républiques bananières les vieux dictateurs analphabètes !

Conséquence logique de cet amour de la haine matérialisé par les deux chaînes de la honte, le restaurant universitaire était fendu en deux « quartiers » correspondants aux deux communautés ethniques : à droite s'asseyaient les Tütüsi, à gauche les Hutú.

« Deux communautés ethniques ? Et les Twá<sup>3</sup> ? », allez-vous, certainement, me demander. Jusque-là, l'université du Burundi ne comptait pas un seul étudiant d'ethnie twá. Et là, il ne s'agissait pas d'une ségrégation ethnique, bien au contraire ; c'était le reflet d'une vérité scientifique : selon une étude rendue publique en 1932 sous la plume de Thiler — un éminent ethnologue originaire de la république démocratique de Nobiagu —, seuls les Tütüsi de façon générale et

---

<sup>3</sup> Groupe ethnique du Burundi représentant à peu près 1% de la population

quelques Hutú exceptionnellement disposaient de cerveaux perméables à la science universitaire.

Deux queues parallèles donc et, finalement, au sens mathématique de l'épithète, c'est-à-dire données pour ne se rencontrer qu'à l'infini. À l'infini car après réception du plat, chacun se précipitait dans son « quartier » ! À l'infini car après le manger, chacun regagnait son ghetto, où il n'entendait que l'écho de sa propre vision du monde ! À l'infini car dans ces ghettos, entre un étudiant et une étudiante issus d'ethnies différentes, même les balbutiements d'un léger flirt platonique constituaient un « cas de *menjerie* ». Ainsi appelait-on « trahison » dans le jargon estudiantin. Et par là, comprenez un crime passible de bannissement ! À l'infini car après les études, chacun s'embastillait dans son cachot de communautarisme ethnique ! À l'infini car le mariage exogamique s'entendait comme préfigurant une fin aussi tragique que celle du couple biblique Samson-Dalila ! À l'infini car plus que sur deux chaînes, ces étudiants étaient ligotés au niveau des sens et des consciences, des cœurs et des esprits, et ce dans le temps comme dans l'espace !

Deux chaînes mathématiquement parallèles, c'est, en tout cas, la « haie d'honneur » qui attendait le Major.

Quand Buyoyá débarquait sur le campus, Maïeux, un brillant étudiant de 5<sup>e</sup> année en médecine, quelque peu poète et humoriste-né, bossait à la bibliothèque. C'est le concert des ovations en honneur à « Sêbumwé<sup>4</sup> » qui l'en délogera. Il se rendit sur le lieu du bain de foule les yeux hors de leurs orbites, le cœur serré, les dents acérées : « Il aura mes urines dans ses narines ; je l'attends à pénis ouvert ! », fulmina-t-il. Il entra vite dans la danse au propre comme au figuré ; tous dansaient, chantaient, criaient, priaient, maraboutaient. La thématique de leurs ovations sous-tendait deux tendances : les uns conjuraient toute idée d'une victoire autre que celle du Tūtsi Buyoyá candidat à sa propre succession, les autres vaticinaient contre le Hutú Melchior Ndadáyè, leader de l'opposition.

En proie à un de ces besoins incorruptibles, Mathilde, elle, ne pourra pas prendre part à cette liesse au bon moment ; telle une antilope talonnée par un tigre galonné, elle avait galopé, direction bloc 8 du G.H (Grand-Home), sa cité. Y ayant fait le temps que met un canard pour le même

---

<sup>4</sup> Surnom politique de Buyoyá ; littéralement « Père de l'unité ».

besoin, elle en revint toujours dans une rare vélocité ; elle n'entendait pas rater la suite de cette rare solennité !

Cortège et tout ce qui touche au protocole réduits à leur plus simple expression, Buyoyá avait débarqué sur le campus comme le plus ordinaire des candidats à la présidentielle. En vue de mousser le verre, il tint à visiter un lieu insolite du campus : après avoir passé en revue tous les compartiments du campus — sauf la « cité universitaire ultramoderne » —, il franchit la porte du très tristement célèbre restaurant universitaire.

Les étourderies d'accueil se sont apaisées. Avec la douceur des pas d'un recteur dans un dortoir des petits séminaristes couchés, l'hôte le plus honorable que ce resto ait pu accueillir circule à travers les rangées des tables. Quand on est quelqu'un de grand mais épris de civilités et que l'on se fait accueillir par les petits, il est recommandé de se rabaisser jusqu'à la hauteur de ses amphitryons. Buyoyá en était conscient. Il demande à deux étudiants hutú chacun leurs fourchettes. Sur chacun de leurs plats, il piquette quelques frites de banane. D'aucuns se marrent à le regarder faire danser son pare-chocs de barbe qui lui confère moins la figure d'un Président de la République que le visage d'une star d'un film d'horreur !

Heureusement qu'il n'avait pas aventuré sa fourchette sur la viande, on lui eût scié le bras ! Unique morceau sur chaque plat et pas plus grand que le testicule d'un pigeon, la viande se trouvait être, dans ce resto, moins le constituant du menu qu'un condiment. Eh oui ! Les cuisiniers vous flanquaient un morceau tellement insignifiant qu'on les eût crus l'avoir découpé sur leurs testicules ! Même chose, d'ailleurs, pour la sauce : Guefa, la cuisinière qui avait la sauce dans ses attributions, vous en donnait avec une telle parcimonie qu'on l'eût crue la faire jaillir de la partie la plus féminine de son corps !

Après son geste de haut rabaissement, Buyoyá se plaça au bout de l'allée qui séparait les deux « quartiers » ennemis. Très majestueusement, il avança jusqu'au buffet auquel il tourna le dos. Il se désenroua. Après avoir inspecté l'audience pendant au moins deux minutes, il prit la parole :

— *On me l'avait bien dit. Décidément vous avez refusé le médicament. Deux quartiers ethniquement bien distincts ! J'étais venu vérifier l'information, je suis servi : vous êtes malades de la*

*haine ; vous fêtes la honte de la République ! Ce que je dois vous dire, l'image très hideuse que vous arborez ne reflète en rien la réalité de la République. Ouvrez les yeux et voyez ! Avant ma venue au pouvoir, les Tutsi détenaient tous les pouvoirs. Durant les six années que je viens de passer dans mes fonctions de Président de la République, le Burundi a connu un autre visage ; vous en êtes témoins : un visage de la réconciliation ; un visage de l'unité nationale. Observez ! Des ministres hutú, il y en a ! Des directeurs généraux hutú, le pays en compte comme on ne peut les compter ! Des chefs de district hutú, j'en nomme régulièrement ! Des..., des...*

Il se planta. Maïeux l'« épaula » : « Des officiers militaires hutú, il y en a aussi. Des sous-officiers militaires hutú, il y en a également. Des ambassadeurs hu... ».

L'intervention de Maïeux fit l'effet d'un jet de pierre sur la table d'honneur des mariés. Des hurlements fusèrent de toutes les bouches de la partie droite du resto. Maïeux cala ; le brouhaha délirant eut raison de l'emportement hilarant. Buyoyá profita de ce court-circuit pour contrattaquer :

- Toi qui me coupes la parole, tu sais vraiment devant qui tu es ?
- Oui ! Je suis devant le Chef de l'État, lequel peut redevenir citoyen ordinaire. Je suis devant un mortel. Votre sang n'est pas vert, Excellence Monsieur le Chef de...

Selon l'ethnie de leurs sources émettrices, des désaveux et des ovations jaillirent tellement abondamment que les propos de Maïeux devinrent inaudibles. Il en prit acte. Très dignement, il se rassit tout en marmonnant : « Tu as quatre testicules ou quoi ? ». Il baissa la tête, se tut, se félicita. Buyoyá en profita pour rassembler toutes ses énergies. Survolant de ses yeux dévorateurs un public tout déchainé, il bredouilla : « Mais...vous criez sur lui pourquoi ? Laissez-le aller jusqu'au bout de la logique de son indécence, de sa perte de logique. Couper la parole aux sages ; parler pendant que ses aînés parlent, c'est tout ce qu'il a appris de sa mère et de son père qui l'ont mis au monde ! »

Maïeux resta serein, jovial, plus que déterminé à faire savoir à Buyoyá qu'il s'était trompé de podium et d'époque pour sa démagogie. Un silence lourd s'abattit sur le resto. Maïeux se releva et vida son moulin :

- Excellence Monsieur le Père de l'unité nationale, merci pour votre visite. Seulement, n'oubliez pas que vous êtes à l'université du Burundi en 1993 et non en 1972 !
- Et qu'est-ce à dire ?
- Ça veut dire que nous ne sommes plus des boîtes d'enregistrement ; le temps des mensonges à mâchonner avec délectation et des humiliations à digérer avec circonspection est révolu. Votre politique de l'unité nationale, nous, nous la lisons à la loupe.
- Et puis ?
- Et puis voici ce que la loupe nous laisse observer : le Président de l'université : tūtsi ! Le Vice-président : tūtsi ! Le Directeur de la Scolarité : tūtsi ! Le Directeur de la Recherche : tūtsi ! Les doyens des facultés : tous des Tūtsi ! Les professeurs de rang A : tous des Tūtsi ! Les maîtres-assistants et assistants : 2 Hutú sur 17 Tūtsi ! Les cuisiniers dans les restaurants universitaires : 5 Hutú sur 41 Tūtsi ! Les étudiants en Maîtrise de droit : 2 Hutú sur 47 Tūtsi ! En maîtrise de sciences économiques : 4 Hutú sur 101 Tūtsi, dont 31 Rwandais et tous tūtsi ! Les étudiants candidats officiers militaires : 1 Hutú sur 145 Tūtsi. Ce Hutú est de mère tūtsi et, ceci expliquant peut-être cela, il a des oncles maternels hauts gradés de votre armée ! Les élèves candidats sous-officiers militaires : 7 Hutú sur 267 Tūtsi ! Les commandants des camps militaires : 0 Hutú sur 21 Tūtsi ! L'Armée nationale : hutú à 0,1% ! Les élèves de l'École Nationale de Police : 4 Hutú sur 197 Tūtsi, etc., etc. Alors Monsieur le Père de l'unité nationale, avec tout le respect que...
- Tu peux aussi m'apostropher avec un « Pierre » ; tu as droit à tout, même à la déraison !

Sur la figure de Buyoyá gisait la flétrissure d'un orphelin de père qui vient d'enterrer sa mère. Gêné dans ses gestes tel un apprenti funambule, il fouilla longuement quelque chose dans sa poche. On l'eût cru y chercher son sang froid qui, décidément, l'avait déserté. Il en sortit un mouchoir de poche et s'essuya le visage ; là-dessus perlaient des ruisseaux de sueur que la « gifle » de Maïeux venait d'ajouter à celles administrées par la sacrée canicule de Bujumbura caractéristique de cette



période de l'année. Après quoi, il rattrapa sa parole vagabonde pour clôturer sa visite inféconde.

Ni le machiavélisme des uns, ni le scepticisme qui démobilise, ni même la provocation, rien ne viendra à bout de ma détermination à tourner la page pour réconcilier définitivement mon peuple. Je vous exhorte à débarrasser de vos dos le lourd poids de vos convictions aussi surannées qu'erronées avant qu'il ne soit trop tard ; je vous invite à voter l'unité.

Une pluie battante d'applaudissements tomba et des mains des Hutú et de celles des Tùtsi. Différemment motivée quoi ! Buyoyá sortit du resto. La sueur lui sortait y compris de ses dents ! Furtivement, il s'engouffra dans son véhicule.

## 2

### Les « meilleures » de Mathilde

Sur le campus, Mathilde avait trois « meilleures » comme elle les appelait : Diane, Ségolène et Catherine.

Diane était la fille aînée d'un certain Dr. Bango, un renommé cardiologue d'une probité sociale exemplaire. Tùtsi de clan n'gwé – ceux qui ont pour totem le léopard –, elle devait être habitée par le démon du messianisme anti-Hutú ! N'est-elle pas l'autrice de cette célèbre « déclaration d'amour » ? : « Je baiserais tous les jours avec un chien plutôt que de coucher une seule fois avec un Hutú ». Ne me croyez pas si ne pas me croire peut vous rendre heureux !

Diane parlait le français comme si c'est elle qui l'avait créé ! Gracile comme une grue couronnée sous régime d'amaigrissement, elle était une excellente basketteuse. Jusqu'à une certaine date, elle était certaine d'être la plus belle créature de la planète. Et c'est imbue de sa beauté qu'elle avait, alors en 2<sup>nde</sup> au lycée la Sainte Vierge, participé à la présélection « Miss Burundi ». Soit dit entre nous, je me demande ce qui est burundais dans ces championnats ! Je me demande ce qui est beauté burundaise dans ces concours où le jury demande aux candidates tout

sauf la chair sur leurs os, donc tout sauf ce qui fait d'une burundaise une beauté burundaise !

C'est, en tout cas, à l'occasion de ce concours de beauté à l'occidentale soumis aux Burundaises que Diane entra dans la légende du lycée :

C'est le jour de la Saint-Valentin. La Salle polyvalente du campus universitaire de Kiriri est bourrée comme les geôles des États voyous. Les copines de Diane rivalisent de youyous pour leur chouchoute. Tous les profs du lycée sont sur place ; leur ambassadrice de la beauté a besoin de leurs yeux, de leurs oreilles et de leurs mains. La mère Monique, directrice du lycée, rechignait à ces concours qu'elle traitait de « réification satanique du temple du Saint-Esprit ». Exceptionnellement, elle s'est faite violence ; elle est également dans la salle.

- Mademoiselle, classez-moi le peuple chinois selon un angle de vue de votre choix ! lance un membre du jury.
- Du point de vue ethnique, les Chinois sont hutú Monsieur !
- Ah bon ! Et pourquoi ?
- Mais il n'y a qu'à regarder leurs nez ! Ajoutez à cela leur taille ! Regardez surtout la rondeur de leurs figures ! On me dirait qu'ils ne sont pas hutú que je remettrais en cause l'existence de l'existence !

Le jury s'en marre à mourir, les élèves se couvrent les bouches, son prof de démographie demande à la terre de le gober, la Directrice claque la porte.

Vint le tour des questions « tic-toc-tac » :

- Il y a combien de présidents au Burundi, Mademoiselle ?
- Un.
- En l'occurrence ?
- Son Excellence le major Pierre Buyoyá.
- Vous nous avez dit que vous êtes basketteuse c'est ça !
- Je confirme !
- La Fédération Burundaise de Basket-ball a aussi un président à sa tête non ?
- Bien sûr !
- Que je sache, il ne s'appelle pas Pierre Buyoyá !

« Même ce jury est doté d'un président ! », murmure, tout sourire, un autre membre du jury, qui enchaîne avec sa question :

- Mademoiselle, supposons qu'un avion long-courrier s'écrase sur le sol burundais. Où enterrera-t-on les rescapés de nationalités autres que burundaise ?
- Dans leurs pays d'origine bien sûr !
- Et si on enterre les rescapés, que fera-t-on des morts ?

Toute la salle applaudit ; il y a de ces âneries qui finissent par arracher les applaudissements ! Quant à Diane, elle était tellement confiante en sa beauté qu'elle la prenait pour un joker ; la fausseté de ses réponses ne lui disait rien.

Elle fut recalée ! Dès le lendemain, elle changea d'établissement.

Ségolène, l'autre « meilleure » de Mathilde, était une Tutsi de clan himá. Le clan himá, merci d'endurer cette petite digression, se trouve être cette crème de l'ethnocratie tutsi qui, en 1966, a aboli la monarchie pour instaurer les républiques dynastiques.

Ségolène mesurait moins d'1,60 m. Un défi aux clichés qui attribuaient aux Tutsi la taille des Monténégrins ! Elle était tellement chétive qu'un adulte à capacité de levage moyenne eût pu la soulever par le pouce et l'index comme une pincée de sel. Sa tête était si lilliputienne que d'aucuns se demandaient où elle emmagasinait son intelligence plutôt supérieure à l'anormale ! Maigre comme par volonté, ses bras faisaient plutôt pitié. Maïeux, le plus grand moralisateur du campus Mutanga, disait d'eux qu'ils pourraient entrer en même temps dans un bracelet d'une grue couronnée anorexique. Sa poitrine était plate comme si un rabot d'un bon menuisier y avait effectué mille navettes. Les mecs du campus se demandaient ce que Gratien, son copain, en faisait, ce qu'il pouvait y sucer, y palper, y caresser. De ses cuisses, Maïeux disait qu'elles n'étaient pas en mesure d'intéresser même un margouillat possédé par le démon de l'érection. Et puis hein ! Les dames ont dans leurs corps je ne sais quel mauvais génie qui les fait croire qu'elles doivent à tout prix suivre la mode. C'est ainsi qu'elles croient que toutes les coupes marchent avec toutes les croupes ! Eh bien, il fallait voir Ségolène soulever sa paire de montagnes de chaussures, alors à la mode, avec ses spaghettis de jambes !

La troisième « meilleure » de Mathilde s'appelait Catherine, une Hutú « aux fesses poussiéreuses » comme elle se qualifiait, par

autodérision, elle-même. Diane et Ségolène étaient les meilleures amies de Mathilde, Catherine sa pire ennemie. Sa meilleure dans le pire quoi ! Vraie virago avec ses mollets au diamètre de loin supérieur à celui de ses cuisses, Catherine pouvait, en pugilat, défier n'importe quelle fille du campus, voire quelques garçons. Orpheline du génocide hutú de 1972 qui avait aussi emporté cinq de ses oncles, elle devait être hantée par un génie anti-Tūtsi ! « La haine qu'elle a envers les Tūtsi se lit jusque sur le peu d'ongles que les chiques ont eu pitié de laisser sur ses orteils », disait d'elle Maïeux.

Si peut-être on exagérait en généralisant l'inimitié de Catherine sur tous les Tūtsi, la vérité est que Mathilde en bénéficiait, elle seule, d'au moins la moitié. Ainsi, les deux filles habitaient les chambres dont les portes se toisaient. Pourtant, leurs mains ne se touchaient jamais. Quant à leurs bouches, elles ne s'ouvraient l'une à l'autre que pour un bonjour sec, lequel venait même très rarement. Elles ne se rendaient le moindre service.

Dans la soirée achevant la journée de la visite de Buyoyá, Mathilde eut la visite de Diane et de Ségolène. D'habitude, les trois coquines de copines débutaient leur causerie par les affaires du bas-ventre. Quand elles ne se gaussaient pas des ronrons du dernier fanfaron qu'elles avaient envoyé bouler, c'étaient les lamentations de Ségolène au sujet du terrible gabarit du yó de son gars. Cette soirée, ces potins ne furent pas jugés opportuns ; on ne parla que de la visite de Buyoyá.

- Les copines, vous avez entendu les flammes que crachent désormais les Hutú ? Les jours qui s'annoncent nous feront voir les cornes pousser sur les crânes des chiens ! prophétise Ségolène.
- Je ne te dis pas ! appuie Mathilde ; la démocratie donne aux souris la permission de se mettre à la même table que les chats. Tenir des propos aussi orduriers à un Président de la République, c'est plus que trop !
- Laissez ces mandrills se gargariser tant leurs gueules dégagent ; Buyoyá va leur montrer ce qui a taillé nos nez, réagit Diane.
- Qui ? saute Ségolène. Tu parles de quel Buyoyá toi ? D'abord ton Buyoyá n'a pas devant lui plus d'un mois de pouvoir. Il leur fera quoi s'il n'est plus président ?
- Ségo, ça veut dire quoi ? Explicite un peu !
- Didy, tu m'as bien comprise.

- Je ne t'ai même pas oui dire quoi que ce soit ; tu as henni. Tu as barboté. Tu as débagoulé.
- Si c'est le français pour insulter les gens, je sais que c'est ta tasse de thé. Quoi qu'il soit, le résultat du vote pour un pays n'a jamais été autre chose que la résultante de ses tensions historiques fondamentales. Les Burundais ne sont pas amnésiques. Ils ne voteront pas pour le futur, moins encore pour le présent. Ils voteront contre le passé.
- Merci Madame la Professeure de dialectique matérialiste appliquée à l'étude de l'histoire politique du Burundi !
- Didy, ironise comme bon te semble. Ce qui est certain, on ne sème pas le chiendent pour moissonner le riz ; le réveil hutu n'est pas pour faire marche arrière.
- Aligne les uns sur les autres tes sophismes ! Ce qui est sûr, notre beau gars va gagner démocratiquement par tous les moyens, c'est la fille de Dr. Bango qui te le dit.

Pendant que s'entrechoquaient supputations et sophismes, un gémissement d'un terrible tonnage en décibels retentit au-dehors. Les filles arrêtaient leurs conjectures fanatiques et sortirent voir ce qui se passait. Finaliste en Département de biologie, l'étudiant tutsi Juvénal alias « Intervalle » venait de se donner la mort. Pleurons-le et avançons ; c'est la vie ! Que dis-je, c'est la mort !

C'était la mort ; le lendemain vers 19 h, un drame du même type se signala au Tropicana : l'étudiant tutsi Patrice avait mis un terme à ses jours. Et vu la raideur de son corps, cela devait faire une bonne dizaine d'heures qu'il en avait fini avec son séjour sur terre, donc peu après la visite de Buyoya. Patrice était le fils d'un très riche homme d'affaires habitant un manoir dont il avait expulsé les veuves et les orphelins du génocide de 1972. Une larme pour lui !

Le soir au lendemain du second suicide, Mathilde resta jusque vers minuit chez Ségolène ; toute casanière qu'elle était dans sa nature, elle n'avait pas eu la force de se concentrer dans sa chambre sur ses notes de cours. En rentrant de chez sa copine, elle croisa, juste dans le hall du bloc 8 qui abritait sa chambre, sa meilleure dans le pire :

- Bonsoir Catherine !
- Je te dois ?
- *Ho* !

- Quoi « ho » ? Quoi « ho » ? Je te dois un bonsoir ?
- Je t'ai fait quoi ? Je te saluais seulement !
- Tu ne sais pas ce que tu m'as fait ? Espèce de génocidaire !
- Regardez-moi cette poufiasse bouffeuse de termites-là !
- Mathilde, répète ce que tu viens de dire ; je n'ai pas bien entendu !
- Je dis bien une mangeuse d'insectes qui chient le pus. C'est le manger préféré des Hutú non ? Et puis il faut penser à passer à la pédicurie hein ! Faut refaire planter tes ongles que les termites surgissant des trous de la piteuse case où tu as grandi t'ont bouffés ! Toi tu es qui pour qu'on te demande audience avant de te saluer ? *Ifèkè y'úmuhutúkazi*<sup>5</sup> comme ça... ! Veux-tu te faire écouter ? Parle ! Veux-tu te faire entendre ? Tais-toi ! Veux-tu te faire comprendre ? Agis !

« Hêeeh... ! Celle-là je vais la corriger ! », fait Catherine en se tapant sur ses fesses et en matraquant le sol avec ses mollets en acier. Comme une tigresse, elle saute sur Mathilde. De sa main gauche, elle l'empoigne par ses cheveux. De l'autre, elle l'arrose de quatre bonnes gifles qui lui font perdre l'équilibre ; Mathilde dandine, titube et s'écroule. Elle n'en gagne pas en pitié, bien au contraire ; la virago s'abandonne sur elle comme une catcheuse. Elle la déshabille jusqu'à son bustier et à son slip qu'elle lacère. Elle lui en jette les lambeaux. Elle se désenroue la gorge et en sort une masse de crachat. Elle lave copieusement le visage de sa victime, puis gambade dans le hall tout en se *gambant* : « Espèce de serpent ! Tu apprendras à nous obéir ! Si tes oncles de mambas noirs n'avaient pas mangé mon père commandant d'un camp militaire pour s'approprier notre villa, tu crois que j'aurais grandi dans une hutte poussiéreuse ? Tu crois que mes ongles allaient être déchiquetés par les chiques » ?

Oui, une association de la pauvre Mathilde à l'assassinat de ses parents, comme si ses oncles, d'ailleurs imaginaires, avaient fait d'elle une alliée quand ils massacraient les gens en 1972 ! L'ethnisme, c'est un autre mot pour dire « idiotie, ânerie, crétinisme » !

Catherine se fourra dans sa chambre. Elle continua de vomir son venin sur Mathilde qui pleurait et criait comme en pays Bété quand il y a les

---

<sup>5</sup> Littéralement : une vieille natte de Hutú.

funérailles. « Pourquoi je ne l'ai pas strangulée tout simplement ? Elle nous aurait épargné ces nuisances sonores » !

### 3

## La grande grand-messe de Nanda

C'était en 1904, donc pendant la période coloniale allemande. Sous les auspices de von Bitter le gouverneur résidant, il y eut à Nanda, en plein pays Hutú, un concours que l'on a appelé « Kiriza ». Littéralement, cela voulait dire « soulève ! ». Le concours visait à désigner « Miss Kiriza », la fille vierge championne nationale de l'environnement génital le plus exotique. Comme trophée, la lauréate aurait le privilège d'être accueillie à la résidence du Gouverneur résidant. Au terme de deux semaines d'apprentissage du métier de cuisinière et de femme de chambre, elle retournerait chez ses parents chaussée, jupée, lunettée et chaponnée.

Le concours eut lieu le 6 juin. Pour la petite histoire, c'était le jour du premier anniversaire de l'abdication des archers du roi Gisābo devant la canonnade allemande. En fait, il s'inscrivait dans le continuum de l'humiliation du Monarque déjà devenu un simple colifichet. Ainsi, à part les 420 têtes de bœufs qu'il avait dû céder comme rançon de guerre, Gisābo était sommé de mettre à la disposition du Gouverneur une population féminine « pour un concours humanitaire ». Les *rongōzis*, ces agents locaux de l'administration coloniale de triste mémoire, présélectionneront 300 nubiles à travers tout le pays selon des critères jamais révélés au grand public.

Le concours se déroula sur une place ouverte aux quatre vents. L'une après l'autre, les nubiles, toutes nues, se relayèrent sur le podium devant des milliers de spectateurs moins médusés que scandalisés. Avec un accent fort hideux et une grammaire approximative, un des jurés, un Allemand d'ethnie aryenne, baragouinait :

— *Ambúra imbuzu záwè yósè ! Kiriza mugúru yáwè ! Fukamíka ! Heneréza ! Dimikíza ! Subíra kándi...! (Enlève tous ton habit (sic) ! Soulève jambe tiennes (sic) ! Fais agenouiller (sic) ; exhibe*

*et ouvre-bien ton cul ! Tiens-toi debout et dégage bien le ventre !  
Répète le geste....!)*

Toujours est-il que depuis l'arrivée des Allemands, la femme burundaise avait subi maintes humiliations. Par exemple, parce qu'elles avaient sorti les houes un dimanche, des épouses des chefs coutumiers réfractaires à la religion venue en bateau se faisaient chicoter nues. Pas que : devant leurs maris et par des rongōzis ayant l'âge de leurs petits-fils ! On avait même vu des colons se taper, en guise de punition, les épouses des princes récalcitrants ! Mais jamais femme burundaise n'avait été bafouée dans son intimité sacrée jusqu'à ériger sa nudité en spectacle. Par ce concours, la concupiscence et l'impudeur des colons assénaient un coup d'assommoir au résidu des mœurs menacé par l'évangélisation forcée.

En réaction à cette ignominie, la confrérie des esprits de Nanda sévit : naguère déjà réputés hyper gourmands du sexe des femmes des rongōzis, les esprits réorientèrent leur gourmandise : dorénavant, ce sont les sexes des religieuses européennes qui constitueront leurs proies sexuelles de prédilection.

Au lendemain du concours, un étang thermal surgit à l'endroit même où avait été érigé le podium des candidates. En vue d'exorciser les esprits affligés par le concours, depuis, les chefs coutumiers et les prêtres de ce district rivalisent d'ingéniosité pour inviter le monde entier à venir y réciter des prières d'intercession. Jusqu'à l'heure où je vous raconte cette histoire, la publicité attribuée à un bain pèlerin dans les eaux thermales de Nanda bien des vertus thérapeutiques. Il se dit aussi, et j'y fais foi, que quelqu'un qui effectue ce pèlerinage ne rencontre jamais infortune dans ses voyages ou dans ses affaires.

C'est dans ce district que Buyoyá ouvrira sa campagne pour la présidentielle du 1<sup>er</sup> juin 1993. Le meeting se tint un dimanche au chef-lieu de la paroisse Saint-Luc de Nanda. D'habitude, sur cette église se disaient trois messes les dimanches. À la première ne participaient que les vieillards, les divorcés et les couples aux sentiments amoureux en berne. La deuxième réunissait les jouvenceaux et les nubiles. La troisième ne rassemblait que les enfants. À ce jour spécial, il n'y eut qu'une messe !

À cette paroisse, des jouvenceaux brillaient par leur « messe buissonnière ». En réalité, ils se rendaient à la paroisse moins pour prier



que pour tchatcher dans un bois à côté. Ils n'attendaient que la sortie de la messe pour racoler quelques nubiles qu'ils avaient « vigillées ». Ce jour spécial, même les grands spécialistes de la « messe buissonnière » entrèrent dans l'église. Avec la candeur des enfants de chœur, ils mangeront Jésus ! Les protestants, les mahométans (en djellabas s'il vous plaît !) et les animistes étaient présents aussi. Et tous mangeront Jésus ! Même les sorcières réputées grandes voleuses des sexes des prêtres étaient là ! Elles aussi mangeront Jésus ! J'y ai même vu, tenez-vous droit, des « maris de nuit ». Sorciers atypiques incarnant les esprits donjuanesques, ils violaient nuitamment les nonnes surtout d'origine italienne, très nombreuses sur cette paroisse. Ce jour, eux aussi mangeront Jésus ! Qu'est-ce qu'il fait pitié ce Jésus !

Il est presque 12 h. La messe vient de prendre fin. Toute la foule s'entasse sur la très vaste esplanade qui s'étend au pied du parvis de l'église. C'est là-bas que va se lire la « grande grand-messe ». Buyoyá s'est déjà installé. Y compris les nonnes, les prêtres, les catéchistes et les enfants de chœur, tous ceux qui ont pris part à la messe se sont arrangés pour arborer au moins une des deux couleurs de l'Union pour le Progrès National (Uprona), à savoir le rouge-sang et le blanc. Tous agitent les fanions aux couleurs de l'événement. L'atmosphère est tout sourire. Le ciel est tout bleu ; il s'est fait tout à tous afin de gagner tous à la cause de Sêbumwé. Un saint Paul quoi ! Le soleil fend déjà les cranes. Le vent se fait rare. D'aucuns suent à sceau. Gare aux va-nu-pieds, donc la presque totalité ; la chaleur a copieusement torréfié la terre.

Il est déjà 15 h. Le Chef de district et nombre d'autres griots ont déjà baragouiné leurs blablas ; on n'attend que le discours du jour. Le Maître des cérémonies invite tout le monde à taire les ovations et à rabaisser les fanions. La foule garde un silence et un immobilisme que même l'irruption d'une harde de lions ne pourrait ébranler. Buyoyá se lève, enfin ! Le discours tant attendu retentit. Je vous en donne ce que j'en ai retenu :

*(...) Voulez-vous manger à votre faim ? Votez l'Uprona ; l'unité ! Voulez-vous mettre au monde des enfants que vous pourrez éduquer ? Votez l'Uprona ; l'unité ! Voulez-vous ne plus prendre le chemin de l'exil ? Votez l'Uprona ; l'unité ! Car l'unité, c'est la santé, la prospérité et la paix ! Et cette unité, je suis le seul des candidats à en avoir fait un programme politique. Vous me votez, vous en jouirez les dividendes ; vous me refusez les voix, vous le regretterez (...) !*

Les tambourinaires infligent à leurs instruments les sévices corporels les plus impitoyables ! Les danseuses, une centaine, matraquent de leurs très écailleux pieds nus le très caillouteux sol à vous réveiller l'homme sapiens ! Elles vous secouent tellement leurs seins qu'on les croirait décidées à se les arracher ! Les dizaines de gendarmes assurant la sécurité de l'événement les contemplent comme devant un écran smart géant les chimpanzés adolescents assistent à une scène érotique.

La tornade des ovations et les espiègleries folkloriques sont passées. On passe à la beuverie. Chaque villageois aura droit à au moins deux bouteilles de Primus ou de sucrerie, le tout sur les « frais privés » de Sêbumwé ! Et comme lors de sa visite sur le campus Mutanga, Buyoyá se fait petit : il sirote sur les bouteilles de quelques villageois, et ce sans essayer préalablement la « bouche » de la bouteille. « Un Président exceptionnel ! », s'exclame un catéchiste.

Buyoyá quitta Nanda convaincu d'avoir vaincu. Et réussissant au Pays Hutú, donc dans un des bastions présumés de son adversaire, il fut assuré ; il voyait déjà des foules incommensurables partout où il se rendrait pour la suite de sa campagne.

De ce point de vue, il ne se trompait pas ; partout où il passera, il drainera tellement les foules que bien avant la fin de la campagne, il aura déjà bouclé la liste de ses invités et peaufiné la dernière touche quant aux cérémonies de son investiture. « Le peuple, confia-t-il un de ces soirs à son Directeur de campagne, c'est une classe d'élèves qui enregistre tout mais qui n'en fait que ce que le maître veut. Je suis parvenu à amener le peuple burundais à tourner définitivement la page ; à gommer le passé pour se tourner vers l'avenir ».

Tourner la page pour le peuple hutú, puisque c'est de celui-là que Buyoyá parlait, voulait dire « pardonner », « oublier » et « avancer ». Ainsi, pour Buyoyá, le génocide dont ce peuple avait fait les frais en 1972, les spoliations qui l'avaient suivi, l'exil, les emprisonnements, les actes de torture infligés aux opposants réels et potentiels, actifs ou inactifs, l'exclusion systématique des Hutú de presque tous les secteurs stratégiques de la vie nationale avant et durant les six années qu'il venait de passer au pouvoir... ; eh bien pour lui, tout cela n'était qu'une peccadille de l'histoire qu'un simple slogan à l'image de « votez l'unité » avait gommée.

Dans sa course à sa propre succession, Buyoyá concourait avec deux autres candidats.

L'un s'appelait Pierre Ndegeya. Ancien directeur d'une école secondaire d'art pour tout haut poste qu'il ait pu occuper, Ndegeya n'était qu'un politicien du dimanche. Mais il y croyait ; il est des gens qui croient que « fauteuil présidentiel » et « chaise » sont dans le même champ lexical !

L'autre s'appelait Melchior Ndadáyè. C'était un Hutú au nez dangereusement rabougri et proprement couché sur son visage. « Laissez-le vous montrer ce que vous n'avez jamais vu, avec son très joli nez qui ressemble à une pâte d'argile violemment flanqué sur un sol bien plat et régulièrement cimenté », disait de lui Maïeux. C'était lui le vrai challenger de Buyoyá.

Ndadáyè ouvrit sa campagne à Kaniga. Pour la petite histoire, Kaniga est le district qui a payé le plus lourd tribut du génocide hutú de 1972. Et si vous voulez connaître au moins un épisode de ce génocide, merci de bien retenir, d'ores et déjà, le nom de ce district ! Oui ; Kaniga !

Au cours de ses meetings, Ndadáyè drainaient les foules aussi nombreuses que celles de Buyoyá. « Mais des foules pas convaincues », selon la presse publique. La mobilisation était spontanée. « Mais la ferveur instantanée », nuançaient toujours les journalistes de la presse publique. Des femmes enlevaient leurs pagnes et les étendaient devant le passage de Ndadáyè. « Non pas pour lui en faire un tapis d'honneur, mais avec l'intention de lui en demander de neufs », analysait la presse publique. Même des femmes quittaient les lits de maternité pour venir applaudir Ndadáyè. « Dans l'unique intension de lui montrer que les femmes n'accouchent plus à leurs domiciles ; que Buyoyá a bâti beaucoup de maternités ; qu'elles n'ont besoin d'autres présidents que Buyoyá », entendait-on dans les reportages que diffusait l'unique radio du pays.

Comme emblème du Parti, Ndadáyè avait choisi le coq. Oui le coq, cet oiseau qui, au Burundi, chante avec conviction, volonté et plaisir, à temps et à propos. En tout cas, les coqs burundais de cette époque n'étaient pas génétiquement « déshumanisés ». Ainsi, ils ne chantaient pas à tort et à travers ; ils différaient de ceux venus de l'Occident détruits génétiquement par les lumières du courant électrique et les friandises riches en dioxine qui les rendent champions en stupidité ! Tout court, dans le Burundi de cette époque, le coq faisait office d'horloge. Et dans

l'univers burundais de la communication symbolique, il signifie toujours « zèle », « réveil » et « éveil ».

Depuis le jour où Ndadáyè avait fait du coq l'emblème de son parti, ce sens symbolique avait déserté l'imaginaire de certains : par une alchimie qui leur était propre, ses détracteurs lui attribueront une toute autre quintessence, en l'occurrence « l'oiseau qui peut chanter la nuit ». Or, dans l'imaginaire burundais, un tel oiseau est de mauvais augures !

Ainsi, de ce glissement de la symbolique du coq à la promesse des jours courts à celui qui s'en était inspiré, il n'y aura qu'un pas ; chacun y allait de son serment : « Quand le coq chante en pleine nuit, il augure d'une catastrophe d'envergure nationale ; on lui scie le cou tout de suite. Et celui-là, nous savons qu'il chantera en pleine nuit », entendait-on dans les milieux hostiles au Parti Frodebu. « Ce poulet gouverner ce pays ? Ah non ! Il devra d'abord boucher les bouches à tous nos fusils », disait-on dans les milieux militaires, à hautes et terrorisantes voix.

## 4

### Du côté de chez Gahãnga

De sa main gauche qui agite un mouchoir de poche, Mathilde ventile son visage tout moite et son buste semi-vêtu. De sa droite, elle glisse le bulletin dans l'urne. Rieuse comme une bergeronnette nouvellement fiancée, elle sort de l'isoloir et quitte le bureau de vote quasiment en courant ; elle a hâte de rejoindre Diane et Ségolène qui ont voté bien avant elle.

Journée électorale oblige ; il n'y a pas eu cours à l'université du Burundi. Pourtant, les profs comme les étudiants ont la faveur de ne pas devoir faire les rangs devant les isoloirs. L'ordre est venu d'« en-haut ». Ainsi dépassent-ils même les vieillards dont les mains n'ont même plus l'énergie suffisante pour secouer leurs sexes après l'usage courant.

Après avoir voté, Mathilde rejoint ses meilleures amies non pas sur le campus, mais dans une buvette. Les supputations sur l'issue des urnes y commencèrent déjà.

— Mes copines, ça y est ; je viens de le voter. La victoire est cash ! jubile Mathilde.

- Ma copine, ta voix compte pour combien de millions de voix ? lui demande Ségolène.
- Oh ! quels bons millions même ? On s'en fout ! Les Hutú aussi vont voter Buyoyá ; l'ethnie ne s'invitera pas dans les urnes. La politique de la réconciliation nationale initiée par Buyoyá ne laissera aucune chance à la victoire du tribaliste Ndadáyè.
- Donc elle ne croit pas vraiment à la victoire de Buyoyá hein ! Ségolène, tu veux dire quoi par la question que tu viens de poser à Mathilde ? intervient Diane.
- Tu as bien compris.
- Millions de voix ! Millions de voix ! Et chacune des voix de ces couillons sait tirer combien de balles par rafale ? Une défaitiste comme ça ! Depuis quand la majorité quantitative a eu raison de la minorité qualitative ? Buyoyá doit gagner.
- Ma copine, tu flottes dans ta fac.
- Ça veut dire quoi Ségolène ? Que je suis idiote c'est ça !
- Idiote non. Seulement quelque sorcier a renversé ta mémoire. Quant à toi Mathilde, tu me fais pitié.
- Je te fais pitié hein ! Arrêtons le débat ; il arrive trop loin ! Je n'aime pas faire pitié.

Les trois copines cheminèrent ensemble en silence. Les « meilleures » de Mathilde regagnèrent le campus. Quant à Mathilde, elle se pointa au bord du boulevard Micombero pour l'auto-stop.

La journée électorale va bon train. L'atmosphère politique a chauffé les esprits. Et comme pour s'acquitter du devoir de collaboration patriotique avec l'atmosphère politique, l'atmosphère climatique a compris qu'elle devait, elle aussi, chauffer l'air ambiant. Le ciel est clair, sincère, fier de plaire. La gaité de l'été est telle que même les coléoptères nés hier étendent les ailes et éclairent les aisselles. Les hirondelles errent dans le ciel. Elles émettent les airs des mariés de l'Éden. C'est l'adolescence de l'été quoi ! Le firmament a sorti tout ce qu'il a de plus beau à offrir et aux bons et aux méchants. La visibilité est irréprochable : du côté de Bujumbura-Rural comme de celui du Zaïre, vous contemplez les mirages qui sautillent sur les « gratte-ciel » que sont les monts Shingano d'un côté, Moulingue de l'autre. Les deux chaînes de montagnes se font des clins d'œil ultra-romantiques. Qu'est-ce qu'elles accrochent les gens qui visitent Bujumbura pour la première fois ! Ce ne

sont pas les observateurs de l'élection dépêchés des quatre coins du monde qui vous diront le contraire !

Oui ; les fameux observateurs ! Attendus dans au moins 1% des bureaux de vote de la capitale et dans quelques 0,25 % de ceux du pays profond, ils ont à garantir la régularité du scrutin sur toute l'étendue du territoire national. Mais ils ont l'esprit ailleurs : moins préoccupés qu'occupés, ils semblent avoir du temps moins pour superviser l'élection que pour contempler les monts Shingano et Moulingue. Personne parmi eux n'a d'ailleurs quitté Bujumbura. Qui, du reste, visitant Bujumbura pour la première fois, ferait autrement ? Rien ne vaut contempler ces merveilleuses montagnes qui lèchent le ciel et qui, histoire de l'empêcher de tomber sur Bujumbura, en constituent des piliers le supportant !

20 h à Bujumbura. La journée électorale tire à sa fin. Les nuages ont déguerpi du pays ; toute sa voûte est tapissée d'étoiles. Complétant le gala des phares des pirogues des pêcheurs, les lampadaires des quartiers riverains du Tanganyika ont transformé le lac en un géant podium d'un festival international des jeux de feu. Du jour au lendemain, Bujumbura s'est assagi : les rues sont quasiment désertes, les cabarets vides. Même les vendeuses et les acheteurs des M.S.T. n'ont eu rien à se mettre sous le cul. En fait, la journée a mobilisé tous les *Bujois*, la soirée discipliné les noctambules. Et il y a de quoi ; d'aucuns sont conscients de la tournure imprévisible de la situation pour une journée électorale.

21 h à Bujumbura. La Radiotélévision Nationale annonce la fermeture des urnes. Le vote a pris fin à temps ; il n'y a eu que quelques trois petites heures de prolongation. Suit la déclaration du Porte-parole des Observateurs internationaux. Il prononce la phraséologie de routine, classique pour une élection dans le monde des « apprentis sorciers en démocratie » : « Le scrutin s'est bien déroulé ; les quelques irrégularités observées ici et là ne sont pas de nature à remettre en cause sa régularité ».

En se séparant de ses copines, Mathilde s'était rendue à Cafo, chez Gahंगा.

Ancien journaliste sans formation, Gahंगा avait fait du Parti Uprona sa nouvelle religion. Ancien grand séminariste et catholique convaincu, donc n'ayant plus besoin de pratiquer, il avait tourné vers Buyoyá toute la ferveur cultuelle qu'il avait, naguère, dévouée à Dieu. Au sein du Parti Uprona, il occupait le poste de Commissaire national chargé du dosage ethnique. Pour la présidentielle du 1<sup>er</sup> juin 1993, Buyoyá l'avait nommé vice-directeur de sa campagne. Gahंगा ne restait jamais plus d'une

année avec une même femme. En cette période électorale, il vivait avec une certaine Sōfiyá, la quatrième en trois ans. Il était père d'un nombre inconnu d'enfants.

Le soir de la journée du vote, il veilla. Et son téléphone ne quittait pas sa tempe. Mathilde, quant à elle, avait profité de sa décente en famille pour visionner les séries qui la passionnaient. Pendant que Gahānga jouait les standardistes, elle avait ses yeux scotchés sur l'écran.

Vers 23 h, Gahānga sortit si irrité d'une communication qu'il enjoignit Mathilde de cadenasser la gueule à l'appareil ! L'appel émanait d'un quidam...hum ! comment le type s'appelait même ? Soit ! En tout cas, il portait un nom et un prénom que je vais me rappeler de vous rappeler à coup sûr ! Ah si ! Je me rappelle au moins quelque chose : pour des raisons que je vais me rappeler de vous révéler quand je me les rappellerai, les Burundais ont fini par biffer ses nom et prénom aussi bien de leurs bouches que de leur répertoire anthroponymique. Et pour s'épargner de les prononcer, ils choisiront de le surnommer Mpāza.

Mpāza était ministre de l'Administration du Territoire dans le gouvernement sortant. Par cet appel, il venait de communiquer à Gahānga les résultats dépouillés pour au moins la moitié des bureaux de vote à l'échelle nationale. Ils donnaient Ndadáyè gagnant !

Très maladroitement, Gahānga arrache de son calepin une feuille de papier. Il y couche tous les résultats. Et là, il tremble comme s'il apposait sa signature sur un acte le condamnant à la castration ! Après avoir tout noté, il regarde un peu la feuille. Il la déchiquette et en jette les morceaux comme ça, n'importe où et n'importe comment comme du n'importe quoi. Il se lève. Il se cogne à des murs qu'il prend pour des rideaux. Les mains aux hanches et le dos voûté, il marche à tâtons. Il erre et se perd dans sa propre maison. Il s'asseye, se lève, se rasseye, se relève... Il ramasse ceci qu'il jette, jette cela qu'il ramasse. Il bâille, éternue, rote. Il lâche en cascade. Il gratte son menton que sa barbe broussailleuse fait ressembler à un bouc de mauvais augure. Telle une vieille femme qui a égaré son aiguille dans la litière de ses nombreux cabris, il fouille partout on ne sait quoi. Il se retrouve enfin : il cherchait un verre à vin. Ses mains tremblantes telles celles d'un collégien apprenti tricheur qui manipule son antisèche, il décapsule une bouteille de whisky. Il en remplit le verre à vin qu'il lampe en temps d'un pet ! Il se sert encore au plein. Il fait comme s'il versait la boisson derrière ses épaules. Il s'allonge sur un canapé. Après une petite dizaine de minutes dans un océan de pensées sinistres, il n'en peut plus ; il se relève. Il passe aux w.-c.

En revenant des w.-c., il trimbalait hors de son pyjama son yó incirconcis. Mathilde en tomba des nues ! Avec une main tremblante telle celle d'un mec qui vient de « marcher » sans « chaussette » dans le « jardin » d'une veuve du sida, il remit son yó dans sa résidence. Il regagna sa chambre à coucher. Là-bas ronflait Sōfiyá, sa énième concubine qui venait de lui faire un énième bâtard.

2 h du matin. Mathilde veille toujours, ses yeux scotchés sur le petit écran. Le téléphone sonne encore. C'est toujours Mpāza. Gahānga quitte sa chambre à coucher rapide comme un boy qui, en plein délit dans le lit conjugal avec sa patronne, est alertée par l'arrivée inopinée du maître de séant. La conversation dure le temps que met un coq sur le dos de sa copine ; Gahānga lui raccroche au nez. Il ordonne à Mathilde de capter TV-Sud, une chaîne de télévision belge : un focus sur le Burundi y bat son plein. En vue de suivre l'émission dans une ambiance électrique, il remplit de whisky, encore une fois mais à moitié, un verre à vin. Il manque d'en avaler même le contenant !

Les invités du focus n'étaient autres que les spécialistes occidentaux des secrets des Tropiques. Avec Jean-Pie Lemoine en tête de file, tous donnaient Buyoyá pour favori, l'accréditant d'au moins 65% d'intentions de vote.

Après l'émission, Gahānga prit le combiné. Rieur tel un bouc en chaleur, il téléphona à Mpāza :

- Tu m'avais coupé les couilles toi ! Où tu avais ramassé ces fariboles ?
- Sur terrain.
- Quel terrain ? Qui t'a menti comme quoi ceux qui sont au Burundi sont toujours plus connaisseurs que les spécialistes des secrets politiques burundais ? TV-Sud vient d'annoncer la victoire de Sêbumwé.
- Je fête déjà ; je châtie les liqueurs !
- Moi-même je suis déjà sur le whisky. Ce va-nu-pieds croit quoi ? Depuis quand un coq gringalet qui ne sait même pas nouer une cravate peut-il poser son croupion sur le fauteuil présidentiel ? Dans la case où il a grandi, même un tabouret il n'y en avait pas ; il s'asseyait sur une vieille natte. Maintenant, c'est le fauteuil présidentiel qu'il veut. Quel culot !

Il raccrocha ivre de joie, de sommeil et de whisky. Il regagna sa chambre à coucher. Là-bas, sa concubine pétait si inlassablement et



tellement bruyamment que l'on pût se demander si elle ne tenait pas à en décrocher un Oscar !

Nous sommes au lendemain du scrutin. Comme principale activité de la matinée, Serafiná, la boyesse, entreprend de laver une tonne de fringues. Le petit capricieux Alain se rendant intraitable, elle s'en retrouve contrariée ; les habits devront attendre. Filípo, le boy, s'étend dans le garage, sa chambre à coucher. Il a fini d'aguicher un couteau qui attend impatiemment les gorges d'un couple de poulets. Baisers d'adieu obligeant, le couple de gallinacés n'arrête pas de copuler.

Sauf les nuits où Sōfiyá n'avait pas gité chez Gahānga, Filípo ne se couchait jamais avant minuit. Et c'était pour se réveiller, toujours, avant 4 h du matin. À son réveil, il allumait le fourneau et réchauffait l'eau pour la douche de Madame. Après quoi, il faisait un saut à la boulangerie. En fait, il devait acheter du pain chaud ; « le pain couché développe l'embonpoint et fait beaucoup lâcher ». L'ayant appris de son « médecin », Sōfiyá y veillait scrupuleusement. À son retour de la boulangerie, il cuisait l'omelette que Madame ne savait manger qu'encore brûlante. « Un régime d'omelette chaude rend la "baignoire" toujours moite, donc bien "navigable" » ; son « gynécologue » le lui avait bien dit. Et elle y veillait au grain. Pendant que Madame prenait son petit déjeuner, Filípo *rerepassait* les habits qu'il avait repassés avant de se coucher ; la garde-robe « les froisse toujours ». Et quand elle avait fini d'apprêter son sac à main et de retourner ses cheveux à droite, à gauche, devant, derrière, Filípo l'accompagnait jusqu'à l'arrêt-bus. Eh oui ! Il ne fallait pas qu'elle tombât dans les griffes des derniers gangsters de la nuit, lesquels arrachaient aux dames les sacs-à-mains, les vêtements, des fois les sous-vêtements, voire ce que ceux-là abritaient.

Le jour où Filípo avait appris que Madame allait avoir son véhicule de service, il avait dansé par l'occiput ; il s'était dit qu'il allait gagner au moins une heure de sommeil.

Le pauvre ! Il avait oublié qu'après avoir tout réglé pour Madame, il resterait réveillé et éveillé pour fermer la porte cochère derrière son véhicule. Or, à cette heure, son patron se réveillerait déjà, ce qui signifierait rester à sa disposition jusqu'à son départ. Et qu'est-ce qu'il était harassant l'avant-départ de Gahānga ! Il appelait Filípo à tout rompre ! C'était pour cirer sa chaussure ; c'était pour mettre une tasse parce qu'une insolente mouche venait de bourdonner au-dessus de celle qui avait été placée auparavant ; c'était pour ouvrir une boîte de conserve ; c'était pour épousseter une veste ; c'était pour lacer les

chausseurs ; c'était pour bien placer la serpillière ; c'était pour ramasser la première insulte de la journée pour une chaise mal placée ; c'était pour avaler la première gifle de la journée suite à un éternuement trop bruyant... ; c'était, bref, pour tout ce que Monsieur avait besoin de rappeler sans cesse, à savoir son titre de maître d'esclaves !

Mathilde n'est pas retournée sur le campus. Elle est dans l'expectative ; le tourment de l'inconnue par rapport au verdict officiel du scrutin la déstabilise. Elle consulte sa montre. Le temps s'est arrêté : il n'est que 9 h !

Enfin ! L'hymne national retentit ; l'unique chaîne de télévision dont dispose le pays ouvre ses émissions. Cela veut dire qu'il est 11 heures. Mathilde passe au salon. Là-bas, elle rejoint les deux domestiques arrogamment vautrés dans les fauteuils ; l'absence de leurs patrons les autorise à y poser leurs croupions de « poulets porte-malheurs ». Les mots sont de Sōfiyá. Le silence est tel que même le battement des cils se fait entendre ! Âgé de 8 petits mois, même le petit Alain a compris que l'heure n'est plus aux caprices ; il tend l'oreille avec le sérieux d'un notable qui écoute la déposition de la fille du chef du village accusant un allogène de l'avoir violée.

Peu après l'hymne, le Secrétaire d'État à la Sûreté nationale lit le communiqué tant attendu :

(...) :

- *Ndadáyè Melchior, candidat du Frodebu : en tête avec 65,17% ;*
- *Buyoyá Pierre, candidat de l'Uprona : deuxième avec 33,02 % ;*
- *Ndegeya Pierre », candidat du P.R.P. : troisième avec 1, 81%.*

(...)

Comme d'un porc-épic son piquant, Filípo décolla du fauteuil et regagna son poste d'attache. Il alluma le fourneau. Du couple de poulets, il scia le cou au mâle qu'il cuisit illico presto. Comme de son cul le pet d'une nubile, il sortit de la maison en sourdine et disparut de la circulation. Laissant, d'office, le petit Allain à Mathilde, Serafiná disparut aussi. Mathilde verrouilla l'entrée de la cour. Elle se fit bonne conscience de réviser ses notes ; rien n'entrait dans son cerveau.

Bien qu'il eût veillé jusqu'à 4 h du matin, Gahānga s'était réveillé de bonne heure. Il s'était rendu au siège national du parti. Sōfiyá, quant à elle, était partie couper ses ongles au lycée La Sainte Vierge où elle

occupait, que dis-je ? où l'occupait le poste d'économe. À la veille du scrutin, elle avait chipé du poulailler de l'établissement deux poulets, un mâle et une femelle. Avant de partir s'asseoir au travail, elle avait ordonné à Filipo de rester à l'écoute : « À l'annonce de la bonne nouvelle à la télévision, tu égorges les deux. Mais si Ndadáyè commet l'erreur de gagner, il faudra égorger seulement le mâle. Surtout, ne jette pas sa tête ; cuis-la aussi » !

D'habitude, le vrombissement du véhicule de service de Sōfiyá se faisait entendre de très loin ; fatigué moins par les courses de l'école que par les caisses d'un coscu bar-restaurant tenu par sa grande-sœur, son moteur toussait comme un tuberculeux. Aussi Sōfiyá avait-elle toujours trouvé le portail grandement ouvert ; Filipo ne la laisser jamais compter les clous du portail.

Ce jour était un autre jour : l'entrée était verrouillée ! Elle se gara n'importe comment, à l'extérieur de la cour. De ses longs doigts si mous qu'une bichette de cure-dents vous les eût fait saigner à la moindre piquûre, elle frappa au portail. Mariant la voix aux pichenettes, elle apostropha Filipo, écarquillant ses yeux comme si elle le voyait arriver. Mathilde avait quitté ses notes de cours ; elle était obnubilée devant l'écran. Elle tressaillit comme piquée par un scorpion sur sa partie la plus féminine ! Au domicile, Mathilde portait presque toujours un chemisier sur un bermuda. L'accoutrement laissait à ciel ouvert ses jarrets rainurés qu'aucun homme normal ne pouvait regarder sans rêver d'en faire sa propriété privée. Elle ne sortait jamais de la maison en cette tenue. Quand Sōfiyá toqua, elle passa quelque chose comme cinq minutes à se pomponner et à chercher son pagne avant de se présenter au portail.

- Qui est là ?
- Ouvre espèce de porte-malheur... ! Eh ! fête ! Votre roi vient d'être intronisé c'est ça ! Jubile !
- De quel roi tu me parles ? Si c'est de Ndadáyè que tu parles, c'est qu'il s'est produit un court-circuit dans ton cerveau ; il va falloir qu'on rétablisse le courant dans ta...
- Quitte devant moi ! *Mj...* !

Mathilde manqua de se faire renverser. Étourdie devant cette arrivée aux accents inhabituels, elle se sauva. Elle balança, exprès j'en fus persuadé, ses grosses fesses devant Sōfiyá qui n'en était pas moins jalouse, et pour cause ; la chipie en avait d'aplaties comme si une

meuleuse les lui avait copieusement sciées ! N'en avait-elle pas, d'ailleurs, inventé un proverbe consolatoire ? : « La beauté qui ne t'aime pas vient habiter sur tes fesses ».

Sōfiyá franchit la porte principale de la maison avec la vélocité d'un gnou qui fuit devant une harde de lions. Elle cogna ses pieds contre le ballot d'habits qui avait attendu vainement d'être lavé. La rouspétance de sa mégère de mère l'ayant réveillé de son angélique sommeil, le petit Alain vagissait. Tel dans une nasse un petit goujon, il se débattait désespérément dans son berceau.

- Donc la guenon n'a pas lavé les habits hein ! Où est-elle d'abord ?
- Il faut me demander ! répondit Mathilde avec ironie et cette dérision inhérente à la philosophie du langage burundais.
- Où est Filípo ?
- Demande-moi !
- Et qu'est-ce qui sent comme ça ?
- Parce que je le sais ! C'est seulement avec ton arrivée que j'ai commencé à sentir une odeur biza...
- C'est moi qui dégage c'est ce que tu veux dire !
- Comme tu...
- Va voir ce qui se passe dans la cuisine bâtarde !

Mathilde passa à la cuisine pendant que Sōfiyá culbutait, après avoir buté sur un canapé ; ses pieds étaient devenus un tsunami qui emportait tout sur son passage !

Pouah ! De mégas dégâts dans la cuisine ! La casserole où cuisait le poulet dégageait une fumée qui avait transformé toute la cuisine en four crématoire ! Mathilde revint de la cuisine toute tremblante.

- Ça..., ça...ça a complètement..., le poulet oui ; il a complètement cramé.
- Je savais ! Vous avez gagné non ? J'avais prévu de manger le poulet pour la déf...la fête. Mais c'est ce qu'on va voir. On va manger le vrai, le coq authentique.
- Hein ?
- Quoi « hein » ? Vous faites comme si vous ne nous connaissez pas hein !
- Mais « nous » qui ? « Vous » qui ?

- Mjuuu... ! La coépouse qui fait des garçons croit qu'elle est la seule à savoir bien faire le lit. On va vous montrer que nos mamans aussi ont, elles aussi, engendré des garçons présidentiables.

Moins intelligente que ses plaquettes de fesses, Sōfiyá était plus laide qu'une sorcière de la forêt noire de Munich. Et sa raideur complétant sa laideur, il fallait avoir anesthésié toutes les zones de sa sensibilité pour souffrir partager le toit avec elle. « Vraiment, mon frère a été marabouté ! Ainsi il a cherché dans tout le pays, et c'est cette chose-là qu'il a pu trouver comme femme ? », maugréa, en retournant à la cuisine, Mathilde. Elle renversa dans la poubelle le poulet carbonisé et regagna le salon.

Comme pour témoigner sa sympathie à ses parents politiquement ruinés du jour au lendemain, le petit Alain n'avait pas cessé de pleurer. Mathilde le sortit de sa cage et le porta sur son giron. « Passe-le-moi race de racaille ! ». Mathilde tendit le joli bâtard à sa vipère de mère. Dans un opéra de marmonnements, elle partit se calfeutrer dans sa chambre à coucher.

- Tout ça pour un gringalet de poulet grillé ! On croirait à tout un taureau... !
- Hê ! tu marmottes contre qui ? Je travaille chez toi ? Tu m'as vue chez toi un jour ? Tu m'as vue une seule fois susurrer dans les ménages des gens ? Tu veux que je doive t'apprendre que de ma vie je n'ai jamais quemandé le toit à quelqu'un, même quelqu'un de ma famille ? Et je ne le ferai jamais ! Toi tu fous quoi chez moi ? Une vieille fille comme ça avec une montagne pleine de termites qu'elle prend pour une beauté ! Mjuuu... ! Si tu es belle, marie-toi ! Marie-toi et reste chez toi ! Et si je toque à ta porte, n'ouvre pas ! Une vieille natte comme ça... !

Depuis son arrivée, Sōfiyá erre seulement dans la maison. Contrairement à ses habitudes, elle n'a pas posé ses disquettes de fesses sur le canapé aussitôt arrivée. En temps normal, la princesse serait assise dans son trône. De là, elle allait appeler à tue-tête un domestique y compris pour lui demander de déposer dans ses mains un verre d'eau se trouvant à moins de 10 cm de son nez. Aujourd'hui, elle ne fait que déambuler dans la maison. Finalement, elle prend un imposant verre à

bière qu'elle remplit de whisky. Son énergisant dans la main droite et son marmot dans la gauche, elle s'en va se doper sur la terrasse.

« Hein ! ceux-là ! Je vais les égorger. Mais où diantre doivent-ils s'être volatilisés ? », s'enflamma Sōfiyá. Elle renversa dans son ventre bourré de haine un verre rempli de whisky. Après avoir étanché un peu sa rage sur les domestiques, elle passa un moment à labourer son cuir-chevelu avec ses ongles.

Finalement, chacun des domestiques avait décidé de fêter la victoire du Frodebu où il estimait pouvoir se sentir en bonne compagnie. Filípo avait rejoint Gabíno, domestique chez N'zanga, un jeune capitaine et commandant du 13<sup>e</sup> Bataillon-Mortier. Pendant que sa patronne demandait après lui, il châtiait la bière avec Gabíno dans la cuisine du Capitaine, les deux bidonnant comme autour d'une carcasse de souris un couple de corbeaux en lune de miel. De son côté, Serafiná était passée prendre Kandidá, sa payse servante chez Rwântango, un grand banquier d'origine rwandaise. Les deux s'étaient rendues à un kiosque. Là, elles avaient acheté des sodas et des friandises. Elles étaient parties s'asseoir au bord d'une rue, sous un manguier.

Les quatre domestiques avaient perdu leurs pères pendant le génocide de 1972. Ils n'avaient jamais vu un Hutú de chez eux occuper même le poste de conseiller de chef de village. Ils avaient grandi certains que jusqu'à la fin du temps, un Hutú ne pourrait jamais poser son cul érodé par la latérite sur le fauteuil présidentiel. C'est dire combien ils avaient des arguments suffisants pour fêter avec démesure la victoire de Ndadáyè, le tout premier président hutú de l'histoire présidentielle du Burundi.

Quand ils se retrouvent entre copains, les mecs burundais parlent meufs et chope. Comme sous-thèmes, ils n'évoquent que le nombre de bouteilles qu'ils ont décapsulées ou celui de meufs qu'ils ont déshabillées. Et le thème « meuf » est tellement accrocheur que certains se trouvent même obligés de s'approprier des exploits fantoches ; ils sont nombreux qui vous affirment avoir fini avec telle ou telle fille alors que même en songes ils n'ont pas encore vu même son genou !

Pour les meufs surtout villageoises, c'est une autre affaire ! Quand elles se retrouvent entre copines, elles confèrent non pas sur les bouteilles de bière des mecs qu'elles ont sifflées, mais sur celles qu'elles ont boudées. Toujours contrairement aux hommes, elles ne revendiquent pas les exploits sexuels. Au contraire, elles échangent les infos et les connaissances sur les hommes qu'elles ont envoyé bouler. Et ce thème

les saoule plus même que ne le font les boissons ! Je vous partage la causerie des deux domestiques le jour de la victoire de Ndadáyè, lorsqu'elles ont vu un certain Joseph, lui aussi domestique, se pointer à l'horizon :

- Kandidá, tu vois le mec qui arrive-là ? Il s'appelle Yozěfu. C'est le diable avec ses cornes. Il m'a demandé « ça » un jour !
- Hô ! le bouc de l'été ! Il a osé ? Il est fou !
- Je l'en ai insulté copieusement.
- Tu as bien fait ma copine ! Les garçons même croient quoi ? Ils n'ont même pas peur du feu éternel. Quand les catéchistes nous ont enseigné que c'est un péché, ils avaient laissé leurs oreilles dans les pagnes de leurs mères.
- Laisse-les, le feu éternel va les corriger.

Comme pour conclure ce procès contre les « boucs de l'été », Serafiná entonna cet extrait d'une chanson connue de presque toutes les villageoises burundaises :

*Abahungu b'ubu baza gusara :  
Babona abakobwa bakadegezwa ;  
Nó mu mifutu yabó bakadedemwa.*<sup>6</sup>

Toujours assises sous le manguier, les deux nubiles échangeaient leurs gamineries autour des sucreries. Arrivé à la hauteur du banquet, Joseph jugea juste et bon de prendre langue avec elles ; celui qui ne sait pas ce qui se dit sur lui arrive en souriant.

- Mesdemoiselles ! *Ju* !
- *Ju zaidi* !

Mots swahili signifiant respectivement « haut » et « plus haut », « *ju* » et « *ju zaidi* » étaient les formules d'échange de salutations entre militants du Parti Frodebu. On les accompagnait d'un bras hautement

---

<sup>6</sup>Les garçons de nos jours sont au seuil de la folie :  
Quand ils voient les filles ils entrent en transes ;  
Jusque dans leurs culs ils grelottent.

levé, le poing bien fermé. En répondant au geste, les deux nubiles n'avaient même pas fait bouger leurs bras de leurs giron. Quant à leurs voix, elles n'avaient pas été plus audibles que celle d'une villageoise du pays Mosó s'adressant à son beau-père.

- Pourquoi vous répondez froidement ? leur reprocha Joseph.
- Tu veux qu'on crie comme les saoulards ? Nous on boit des sodas, répondit Serafiná.
- Et Filípo ? Il est à la mai... ?
- Non. Chez N'zanga. Vas-y là-bas si tu veux le voir ! renseigne vite toujours Serafiná, pressée qu'elle était de signifier au type que sa présence était plutôt incommode.
- Et puis toi-même je vais te parler, fit Joseph.
- Qui ?
- Toi *Séraphine* !
- De quoi ?
- De ce que tu sais.
- Qu'est-ce que je sais ?
- Tu ne sais pas que tu es belle ?
- Je suis moche et Dieu merci !
- Laissons tomber tout ça ! Levez-vous ! Allons chez N'zanga ; c'est là-bas qu'on va fêter !
- On t'a ensorcelé ou quoi ? Depuis quand les filles et les garçons fêtent ensemble ?
- Oh ! arrêtez tes gougateries ; allons-y !

À cœur défendant, les deux nubiles finirent par cheminer avec Joseph.

Joseph aimait Serafiná follement, et ce depuis longtemps. Sur le chemin menant où l'attendaient ses deux confrères, il entendit depuis sa bouche le bruissement des phrases érotiques, romantiques, amoureuses et complimenteuses qui se disputaient la sortie. Mais il essaya de les ligoter ; on aborda des thèmes neutres pour ne pas dire bidons.

Rien de plus normal dans un Burundi de cette époque avec des Burundaises de cette engeance ; les villageoises surtout hutú se sentaient mal à l'aise avec les déclarations d'amour explicites. Je ne vous parle pas des compliments faisant allusion à leurs traits physiques ou morphologiques ; elles en étaient très allergiques ! Et Serafiná en était le



prototype. En fait, plusieurs siècles d'une littérature faisant des traits physiques et morphologiques tûtsi l'instrument de mesure international de la beauté ne l'avaient pas laissée indemne. Au fur et à mesure qu'elle grandissait, elle s'était emmurée dans une bulle d'une insatisfaction corporelle telle qu'elle vivait comme une ironie mordante tout compliment ou tout geste de séduction qu'on lui adressait. « Quitte sur moi » ; « tu m'emmerdes ! » ; « je ne suis pas belle et ça me plaît comme ça » ; « je t'interdis tes propos ironiques » ; « celles qui sont belles tu sais où elles sont » ; « tu m'as mise au monde ? » ; « toi qui es beau on va te manger ! » ..., etc., telles étaient les quelques réponses des villageoises burundaises au câlin « tu es mignonne mademoiselle ».

Sur le chemin menant chez N'zanga, Joseph finit par céder à la pression des phrases romantiques qui se disputaient la porte de sortie ; il ânonna : « Séraphine, ta beauté me donne la migraine » !

Il en eut pour son compte : Serafiná et sa copine lui faussèrent compagnie ! « On ne badinait pas avec l'amour » quand il s'agit de demoiselles de la pointure sociale de Serafiná et de Kandidá !

Joseph était beau comme un cob. Et sa coquetterie tirait sur la noblesse. Il voulait aimer comme un intellectuel, ce qu'il était et ce qu'il n'était pas : il souffrait de l'inadéquation entre ses bulletins scolaires et la valeur ajoutée qu'il en moissonnait. Il avait, en effet, terminé la 12<sup>e</sup> année. Avec ce niveau d'instruction à cette époque, il ne pouvait ne pas se prendre pour un *musírimú* ; il ne pouvait qu'avoir du mal à s'harmoniser avec les têtes analphabètes des filles de son environnement socioprofessionnel. Or douze années de scolarité à cette époque, ça pouvait vous donner accès à un poste de fonctionnaire moyen si et seulement si vous étiez « bien né ». Dans le cas contraire, ce niveau n'était pas plus payant qu'un certificat de ramassage de la fiente des chiens ! Comment, alors, des villageoises à l'image de Serafiná auraient-elles pu comprendre l'attitude hautaine d'un simple domestique, un pauvre type dont les bulletins scolaires étaient couchés quelque part dans un tesson de pot dans son village ?

Cultivé après tout, Joseph était avide de ce qu'il appelait « les distractions civilisatrices ». Telles étaient, entre autres, les films d'amour occidentaux. À force de regarder ces films, il avait appris et fait siennes les recettes de la chasse aux meufs à l'occidentale. Par exemple, il savait que « Mademoiselle vous avez un très joli prénom » était la dette dont devait s'acquitter préalablement tout séducteur averti. Mais n'est-ce pas comme ça chez les *zúngus*, y compris quand Mademoiselle s'appelle